

ÉBAUCHES



REVUE

paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois.

ALEXANDRIE — 1^{re} ANNÉE

:: II^e SEMESTRE — NOËL 1916 ::



ABONNEMENT : P.T. 50 — ÉTRANGER : 16 FR. (PORT COMPRIS)



La reproduction des articles des «Ebauches»
est interdite sauf citation de source. ● Les
manuscrits non insérés ne sont pas rendus. ●
Tous les envois doivent être signés. ● Pour
tout ce qui concerne l'Administration et la
Rédaction de la Revue, prière de s'adresser
à la Direction, Boîte Postale N° 59. ●

SOMMAIRE

Les Mères de Belgique	Marcel Vanderauwera.
Emile Verhaeren	H. Debbane.
Seul	Naoüm de Babel.
Lettre du Front	Freddy Lejeune.
Les Cygnes dans la Neige	Aziz Antoine.
En marge des "Mille et Une Nuits"	Em. Say.
Trois Chansons	M. C.
Des jeux de la Lune	Freddy Lejeune.
Lettre à Bérénice	Tite.
Le Crépuscule sur le Bois Sacré	René Tasso.
Noël d'hier et d'aujourd'hui	Julia R.
Sonnets	Hector Klat.
Le Chapelet de Corail (VI)	Pierre Delune.
Revue des livres	***



Les Mères de Belgique

O Mères
De ceux qui sont partis, perdus, tués, blessés,
Venez par le chemin des douleurs nécessaires
 Nous faire don de vos cœurs opprésés.
 Sous vos manteaux lourds de misères
 Apportez-nous pieusement
Le secret du bonheur dans les devoirs austères
Et cependant la paix dans le déchirement,
 O Mères.

Lorsque, petits encore, ils s'en allaient, riant,
 Dans les jardins et la lumière,
Vous écoutiez entrer en vous leur chanson claire
 Miraculeusement.
 Oh ! comme cette joie
 De les voir folâtrer
Exaltait votre amour qui caresse et qui choie !
 Pour ne pas les faire pleurer,
Vous étiez quelquefois, pour eux, trop indulgentes,
Peut-être pressentant cet hiver qui viendrait
 Trainant les épouvantes
De cité en village et de plaine en forêt.

Leurs rondes enfantines
Au clair soleil de Juin
Faisaient des serpentines
Dans les fleurs et le foin.

Et des fillettes blondes
Se joignaient à leurs jeux,
Et mêlaient à leurs rondes
Tout l'or de leurs cheveux.

Parfois cessant leur danse,
Ils donnaient un baiser :
Et déjà leur enfance
Commençait à passer.

Mais vous étiez jalouses,
Mères, en regardant
De loin, sur les pelouses,
Leur cœur devenir grand ;

Et vous songiez à celle
Dont l'amour le prendrait
A l'ombre maternelle,
Tandis que, dans l'air frais,

Leurs rondes enfantines,
Au clair soleil de Juin,
Faisaient des serpentines
Dans les fleurs et le foin.

Vous les fîtes grandir, sobrement énergiques,
Sculptant leur volonté,
Annihilant en eux les passions tragiques,
Afin de les hausser vers les cimes logiques,
Fermes en leurs desseins et doux en leur bonté,
Jusqu'au grand jour de fête
Où les croyant encore enfants,
Vous prîtes dans vos mains leur tête
Pour baiser sur leur front l'ombre de vos vingt ans.

Jusqu'au grand jour d'horreur et d'angoisse invincible
Où vous vîtes partir vos garçons vers la mort,
Avec leur poitrine pour cible
Mais votre amour pour les guider encor.

Depuis qu'ils sont au loin, vous vivez de souffrances
Et d'effrois,
Offrant pour leur salut vos pleurs et vos silences,
Comptant les jours, les semaines, les mois.
Vous évoquez leur visage dans les batailles
Au rythme du canon,
Ecoutant tressaillir au creux des vos entrailles
Le regret de leur nom.
Vous avez faim comme eux! Tous les maux qu'ils supportent
Pèsent sur votre amour bien plus que sur leur front,
Et les vents de la nuit lugubrement emportent
Vos fièvres vers tout ce qu'ils font :

Vers leurs pleurs et leurs veilles
Parmi les nuits sans fin
Et les douleurs pareilles
Aux affres de la faim ;

Vers l'horizon des Flandres
Et les débris fumants
Des villages en cendres
Et des clochers flamands ;

Vers les froides tranchées
Et les bombardements
Dans les plaines fauchées
Par des bras de géants ;

Vers tout ce qu'ils respirent
De poudre et d'air mauvais,
Vers tout ce qu'ils désirent
De bonheur et de paix ;

Vers l'abandon sublime
Qu'ils ont fait de leur corps
Montant jusqu'à la cime
Où les guette la mort ;

Vers leurs pleurs et leurs veilles
Parmi les nuits sans fin
Et les douleurs pareilles
Aux affres de la faim.

Jusqu'à l'aurore épique
Où ils apparaîtront dans l'air léger,
La gloire illuminant leur cortège héroïque,
Étant chacun une patrie en abrégé.

Mais en ces jours hélas ! que de fenêtres closes !
Derrière des rideaux qui ne s'ouvriront pas,
Des mères tristement parfumeront de roses
Les portraits de leurs gars !

Au bruit clair des cymbales
Et des drapeaux au vent
Déchirés par les balles,
Dans le soleil mourant,

Ils passeront en fête,
Heureux comme autrefois,
En brandissant la tête
Et beaux comme des rois.

Les preux du Moyen-Age
Reconnaîtront leur sang
Au feu de leur visage
Indomptable et puissant

Et des tombes lointaines
Leurs voix se mêleront
Aux voix des foules, pleines
D'orgueil, qui frémiront

A voir bondir, ô Mères,
Vos fils triomphateurs
Légers comme naguères,
Lorsque, déjà vainqueurs,

Leurs rondes enfantines,
Au clair soleil de Juin,
Faisaient des serpentines
Dans les fleurs et le foin.

Alors, ô Mères défaillantes,
Dont les fils dormiront dans les terres sanglantes,
Vous comprendrez votre devoir,
Et devant ces houles grouillantes
D'espoir.
De cris et de délire,
Mères, vous lèverez votre long voile noir
Et vous ferez le don, aux vainqueurs, d'un sourire.

MARCEL VANDERAUWERA.



EMILE VERHAEREN

N ces temps, mourir autrement que par la guerre nous paraît stupide. Nous nous faisons difficilement à l'idée qu'on peut mourir d'un rien, comme en temps de paix, — d'un coup d'air qui se transforme en pneumonie ou d'un empoisonnement quelconque — tant la guerre nous hante. Pour tous et avec raison la mort banale ne compte plus. La seule c'est celle dont on est frappé sur le champ de bataille. *Par le fer ou par le feu*, selon l'expression du grand Sienkiewicz, celui-là qui rêvait d'une Pologne libre et refaite et qui est mort comme tout le monde de sénilité, voilà la seule mort qui compte. Et quand une haute intelligence s'éteint, un génie disparaît ou une muse se tait, nous ne voulons pas y croire. Comment peut-on mourir « ailleurs que dans un paysage » ? Il faut bien le reconnaître et la liste des écrivains morts en dehors du front s'allonge terriblement. Hier la Coupole payait encore sa dîme et vidait son onzième fauteuil, hier c'était Charles de Pomairols, c'était Henry Sienkiewicz, aujourd'hui c'est Emile Verhaeren.

Emile Verhaeren est mort, lui qui n'avait pas, plus qu'un autre, l'excuse de la sénilité, ni celle de la maladie, ni celle même de la guerre, lui l'apôtre de la force, le dur forgeron qui donnait à tout, la vie . . . Les lois de l'existence ont de ces brusques retours qui étonnent douloureusement l'esprit. Le poète qui allait chanter son héroïque pays opprimé, à peine a-t-il dit son premier couplet, qu'un accident insignifiant, banal,

le tue. Le grand fondeur qui martelait depuis deux ans, des odes d'acier, brûlantes de patriotisme et rouges de lyrisme pour son immortelle patrie, le voilà qui succombe... Lorsque le génie est doublé de la force peut-il être éphémère ? peut-il, un jour, brusquement, en une minute cesser d'exister, le créateur par excellence ?...

Quelle sombre image, surgit cependant à l'idée de la mort d'Emile Verhaeren. Ces industries, ces machines, ces chemins de fer, ces cheminées d'usines, qu'il a coulés dans un bronze sonore, qu'il a magnifiés si grandement, si puissamment qu'on les aurait dit illusoires, forces dont il s'est halluciné et qui nous ont hallucinés, ce sont elles qui le tuent ! Accident de chemin de fer ! mais qu'est-ce, si ce n'est la force qu'il a toujours eu en prédilection, qui fit vibrer tous ses poèmes... Et voilà maintenant que la force tue la force !

Fatalité ? Affinité ? Je ne sais. Un fait est certain, c'est que les lettres belges viennent de perdre leur plus grand poète et la Belgique un ardent patriote. Car pensez-vous que cet homme, parce qu'il ne pouvait combattre, ne faisait rien !... Il travaillait. Comme on peut mourir ailleurs que sur le front, on peut faire la guerre ailleurs. Chacun dans son domaine, chacun selon ses moyens donne à la patrie, ce qu'il doit et ce qu'il peut. Emile Verhaeren plaidait pour la Belgique martyre⁽¹⁾. Il immortalisait en des vers superbes et claironnants son immortel héroïsme, montrant qu'un pays où coule si abondamment d'aussi nobles et mâles vertus, ne peut être oublié. Lisez plutôt ces fragments de son « Ode à la Belgique » :

Allemagne ! Allemagne !
O faiseuse de crépuscule !
C'est donc bien là le cri qui sort de tes montagnes,
Le même, hélas ! depuis mille et mille ans !

(¹) « La poésie des Flandres ». Conférence donnée à l'Université des Annales, le 17 Mars 1916.

Il faut vaincre, en isolant,
Après chaque combat ténébreux et rapace,
Femmes, filles, enfants,
Afin qu'en eux soit immolée, atrocement,
La race.

.....
C'est à tuer cette ample et fourmillante vie,
Allemagne, que ta fureur s'est asservie ;
Tu veux dominer seule, afin que, seule, l'ombre
Que projette ton aigle avec son aile sombre
Obscurcisse l'éclat des races variées,
Et des peuples divers qui règnent sous le ciel.
La force belle, en ton cerveau, s'est dévoyée ;
L'égoïsme sacré y devint criminel ;
Ton droit ne fut jamais qu'orgueil et qu'insolence
Et tu salis en ce temps-ci
Et dénatures
Jusques à la science
Que ton esprit cruel arrache à la nature.
Hélas ! bien que le renouveau anime l'air
Et que le soir,
Les yeux croient voir
Se lever au zénith un geste d'Uranie,
Reste voilé, ciel vaste et clair !
Rien ne présage encor la paix dans l'harmonie,
Puisque là-bas, au loin, du haut de ses montagnes
Où sa férocité s'accule,
Nous menace toujours et nous hait l'Allemagne,
La faiseuse de crépuscule.

Le grand lyrique des Flandres, qui les a aimées par dessus-tout, qui les a chantées, avec tant d'émotion palpitante, croyez-vous, qu'il laissait insensibles, ceux-là, les héros qui vivent encore, ceux-là qui combattent toujours sur ce reste de Belgique, ce reste des Flandres ? Chaque fois qu'ils l'ont lu ou qu'ils l'ont entendu, — il a été souvent les encourager sur le front, — ils ont dû sentir, passer immense, en eux, un souffle de force et d'ardeur infinies. Car la force fait des prodiges et la poésie emporte.

Et la patrie ravagée, désespérée et le sang des martyrs,
crient la haine et la vengeance.

Dites, quel éclair fou de haine et de colère
Doit aujourd'hui
Illuminer le cœur de ceux
Qui ont cru voir avec leurs yeux
Et dans les feux,
Et dans les cendres
Se tordre de douleur et crier jusqu'aux cieus :
La Flandre !

Pauvre Flandre et pauvre Belgique ! Un jour l'Allemand
voulut passer. Elle lui barra la route. Par là, « elle sauva le
monde tout en sachant qu'elle ne pouvait être sauvée ». Rien
ne l'arrêta. Le danger même la tenta. « Nous crûmes, — dit
Emile Verhaeren, dans sa conférence sur Les Flandres, — sans
faire le moindre effort, au maintien d'une parole donnée, au
courage gratuit, à la valeur pour elle-même, en un mot à
l'héroïsme. Nous crûmes en notre patrie comme nos aïeux
croyaient en Dieu, avec le même abandon total de nous-mêmes
et la même confiance en notre destinée ». La Belgique accomplit
alors ce qu'on peut appeler le miracle humain. Elle vécut et le
monde entier vécut avec elle les inoubliables journées de Liège.

La ville entière s'exaltait
De vivre sous la foudre ;
L'héroïsme s'y respirait,
Comme la poudre ;
Le cœur humain s'y composait
D'une neuve substance,
Et le prodige y grandissait
Chaque existence.

Tout s'y mouvait dans l'ordre intense et surhumain.

O vous, les hommes de demain,
Dût la guerre mortelle et sacrilège,
Nous avoir écrasés dans un nouveau combat,
Jamais, sous le soleil, une âme n'oubliera
Ceux qui sont morts pour le monde, là bas,
A Liège.

*
* *

Emile Verhaeren est né à Saint-Amand, près Anvers, le 22 Mai 1855. Il fit ses études au collège Sainte-Barbe ⁽¹⁾ à Gand où il se lia avec Georges Rodenbach, le mélancolique amant de Bruges la Morte. Ce fut un précoce. De *quatrième* datent déjà ses premiers essais. Il aimait alors Lamartine, Châteaubriand et surtout Victor Hugo, et en rhétorique professait une foi romantique rouge. Le voici étudiant en droit à l'Université de Louvain. Il fonde avec ses amis, le poète Iwan Gilkin et l'éditeur Deman, un journal « *La Semaine* ». Mais un beau jour l'autorité académique intervient et comme tout a une fin « *La Semaine* » ne paraît plus. En 1881, il s'inscrit au barreau de Bruxelles et fait son stage chez M. Edmond Picard. La robe ne lui disant pas grand chose, il jette la toque en l'air et s'adonne en entier à la littérature.

C'est alors qu'il publie les *Flamandes* (1883) et qu'il se lance dans la mêlée littéraire. Symboliste d'abord, puis uniquement romantique, il se détache enfin de toute influence et reste avec Georges Eekhoud — pour le roman — le plus beau représentant du *paroxysme* en littérature. Le grand poète lyrique des Flandres se mit alors « à forger un outil étrange et magique... martelant les fers rougis, radieux des reflets du feu, aurolé d'étincelles ». On doit se le représenter, forgeron qui,

Comme s'il travaillait l'acier des âmes
Martèle à grands coups pleins, les lames
Immenses de la patience et du silence.

Ce fut un des principaux artisans de la rénovation littéraire en Belgique. Il collabora longtemps à la « *Jeune Belgique* » et à

(1) (1869-1877). — Il est à remarquer que des écoles religieuses sont sortis en Belgique les grands poètes tels que : RODENBACH, VERHAEREN, MÆTERLINCK, VALÈRE GILLE, PIERRE NOTHOMB, et des écoles laïques les grands romanciers tels que : CAMILLE LEMONNIER, GEORGES EEKHOUD, EUGÈNE DEMOLDER, LOUIS DELATRE...

« *L'Art Moderne* », où il se lia d'amitié avec le poète-peintre Théo. van Rysselberghe qui orna depuis lors tous ses volumes de desseins somptueux.

Forgeron, il donnait de grands coups de marteau, lourds et puissants. Dans la *Cuisson du pain*, vous regardiez les flammes. La chaleur montait, les braises étaient rouges.

Mais les flammes soudainement, s'ouvrant passage,
Comme une meute énorme et chaude de chien roux,
Sautaient en rugissant leur mordre le visage.

Sa poésie était rude et violente. Tels poèmes des *Flamandes*: *La Vache* et spécialement *Les Paysans* jettent une vive clarté sur la manière du poète. Son lyrisme était chaud, plein, et fait de traînes de feu, de concision et de force. Pour en avoir une idée bien nette, lisez, à part vous, les *Amours Rouges*. Dans toute la poésie contemporaine, et dans le genre, je ne connais rien d'aussi puissant, si ce n'est la *Chanson des Gueux* de Richepin. Celle-ci encore, ne donne pas exactement la même impression.

Quand Emile Verhaeren évoque par moments, ces *Vieux Maîtres Flamands* qui, campant gaillardement leurs chevalets,

... faisaient des chefs d'œuvre entre deux souleries,

il donne un jour tout particulier aux Flandres d'autrefois. On peut dire que la poésie Belge avec Verhaeren et son école continue l'Art Belge. Les poèmes ne sont-ils pas le pendant des toiles ? Ceci est d'autant plus vrai que nous retrouvons dans sa poésie le même mélange de mysticisme et de sensualité qui déborde dans la peinture flamande (1). Bruges et Anvers, voilà les deux images types du caractère flamand qui mêle si naturellement le profane et le sacré, les désirs de la chair et

(1) Verhaeren est souvent plus charnel que mystique, comme Maeterlinck est plus mystique que sensuel. Mais, est-ce que les contraires ne se touchent pas ?

les frissons religieux ⁽¹⁾. Ainsi les *Moines* qu'ils nous a peints en 1866 sont : forts, grands, violents et pieux. Et cependant il est des *Moines doux* :

Il est des moines doux avec des traits si calmes,
Qu'on ornerait leurs mains de roses et de palmes,
Et qu'on ferait, pour le porter au dessus d'eux,
Un dais pâlement bleu comme le bleu des cieux.
Et pour leurs pas foulant les plaines de la vie,
Une route d'argent d'un chemin d'or suivie.

Plus loin, dans une *méditation*, il s'écrie à nouveau :

Heureux le moine doux, pour qui l'orgueil n'est point.

La chose le préoccupe, parce que, moine, tu es un homme et lorsque tu reviens vers l'oratoire,

Un clairon très lointain sonne dans ta mémoire
Le défilé guerrier des choses d'autrefois !

Emile Verhaeren publia un peu plus tard *Les bords de la route*, poèmes où tantôt il fait éclater le verbe étincelant de Hugo et tantôt la tendresse de Verlaine. *Sais-je où ?*

C'est quelque part en un très vieux pays du Nord — que sais-je ?
Mais c'est aussi dans un vieux cœur du Nord — en moi.

Là où il excelle cependant, c'est dans sa propre manière. Dans la mort d'*Artevelde*, voici deux vers d'une beauté rare et d'une puissance d'évocation supérieure :

Un soir, il disparut tué comme un roi rouge.
En pleine ville ardente et révoltée, un soir.

(1) « Je sens que Bruges et Anvers, Van Eyck et Rubens, le mysticisme et la sensualité ont également marqué de leur double sceau tout mon être. Je sens en moi tantôt dormir, tantôt s'éveiller cette double force, et c'est elle qui influença ma vie et mon art ». — E. Verhaeren. Conférence faite à l'Université des Annales, le 17 Mars 1916.

Entre 1887 et 1891 paraissent *Les soirs*, *Les Débâcles* et les *Flambeaux noirs*, poèmes où avec une sorte de rage et de sauvagerie, il exalte la douleur pour elle-même. Alors, il quitte sa forge « il s'en va par les campagnes, la tête et les bras nus et les campagnes lui disent des secrets qu'elles n'ont encore dits à personne ». Il y voit des choses étonnantes et ces choses sont visibles pour lui seul. « Il a rencontré le vent de Novembre :

Le vent sauvage de novembre,
Le vent
L'avez-vous rencontré, le vent
Au carrefour des trois cents routes . . . ?

Il a vu la Mort et plus d'une fois ; il a vu la Peur ; il a vu le Silence.

S'asseoir immensément du côté de la nuit ».

De ces visions, il formait en 1893 les *Campagnes hallucinées*. *Halluciné* : voilà le mot caractéristique de la poésie d'Emile Verhaeren, qu'on retrouve à chaque page. Verhaeren est le poète halluciné. Ses hallucinations ils les a traduites merveilleusement. Puis, elles sont d'une belle sincérité, qui vient confirmer la théorie de Taine : « Les sensations sont des hallucinations vraies ».

L'année suivante, il publie les *Villages illusoires* où il se montre fils direct de Victor Hugo, du Victor Hugo des premières œuvres surtout. Bien qu'ayant évolué, il reste encore romantique. Les premiers dieux à qui l'on a sacrifié ne s'oublient pas facilement. Et le jeune rhétoricien qui révolutionnait sa classe, plantant haut le drapeau du romantisme, armé aujourd'hui d'un talent majestueux, n'a pas à pâlir de la filiation.

Voici quatre strophes où dans sa poésie fiévreuse, il évoque avec splendeur, les temps de jadis :

Jadis — c'était la vie errante et somnambule,
A travers les matins et les soirs fabuleux,
Quand la droite de Dieu vers les Chanaans bleus
Traçait la route d'or au fond des crépuscules.

Jadis — c'était la vie énorme, exaspérée,
Sauvagement pendue aux crins des étalons,
Soudaine, avec de grands éclairs à ses talons
Et vers l'espace immense immensément cabrée.

Jadis — c'était la vie ardente, évocatoire;
La Croix blanche de ciel, la Croix rouge d'enfer
Marchaient, à la clarté des armures de fer,
Chacune à travers sang, vers son ciel de victoire.

Jadis — c'était la vie écumante et livide,
Vécue et morte, à coup de crime et de tocsins,
Bataille entre eux, de proscripteurs et d'assassins
Avec, au-dessus d'eux, la mort folle et splendide.

A cette occasion Remy de Gourmont écrivait : « M. Verhaeren, maître du vers libre, l'est aussi du vers romantique auquel il sait imposer sans le briser, l'effréné, le terrible galop de sa pensée, ivre d'images, de fantômes et de visions futures ».

Dans les *Villes tentaculaires*, il note l'absorption des campagnes par l'industrie, la misère, l'argent, la veulerie, toute la corruption des villes en un mot. Il note tout cela avec une force irrésistible. Quelle chaleur dans cette forge ! Quel mouvement ! Lisez, ce passage tiré des *Cordiers* :

.....
Entre des champs de lins et d'osiers rouges,
Sur le chemin où rien ne bouge,
Au long des clos et des maisons,
Le blanc cordier visionnaire,
Du fond du soir tourbillonnaire,
Attire à lui les horizons.

Les horizons ? ils sont là-bas :
Travail, science, ardeurs, combats ;
Les horizons ? ils sont passants
Avec, en leurs miroirs de soirs,
L'image en deuil des temps présents.

.....

Sur la route muette et régulière,
Les yeux fixés vers la lumière
Qui frôle, en se couchant, les clos et les maisons,
Le blanc cordier visionnaire
Du fond du soir tourbillonnaire,
Attire à lui les horizons.

L'auteur des *Promenades littéraires et philosophiques* avait raison de dire que « depuis ces *Villes tentaculaires* qui ont surgi avec la violence d'un soulèvement tellurique, nul n'oserait lui contester l'état et la gloire d'un grand poète ». C'était en effet un grand poète, à l'âme ardente et généreuse. Ecoutez ce fragment des *Cathédrales* dont la grandeur et la puissance impressionnent profondément :

.....

— O ces foules, ces foules
Et la misère et la détresse qui les foulent
Comme des houles !

Les ostensoirs, ornés de soie,
Vers les villes échafaudées,
En toits de verre et de cristal,
Du haut du chœur sacerdotal,
Tendent la croix des gothiques idées.

Ils s'imposent dans l'or des clairs dimanches
— Toussaint, Noël, Pâques et Pentecôtes blanches.
Ils s'imposent dans l'or et dans l'encens et dans la fête
Du grand orgue battant du vol de ses tempêtes.

Les chapiteaux rouges et les voûtes vermeilles,
Ils sont une âme, en du soleil,
Qui vit de vieux décor et d'antique mystère
Autoritaire.

Pourtant, dès que s'éteignent le cantique
Et l'antienne naïve et prismatique,
Un deuil d'encens évaporé s'empreint
Sur les trépieds d'argent et les autels d'airain,

Et les vitraux, grands de siècles agenouillés
Devant le Christ, avec leurs papes immobiles
Et leurs martyrs et leurs héros, semblent trembler
Au bruit d'un train hautain qui passe sur la ville.

Emile Verhaeren était aussi un visionnaire. Il pensait pouvoir obtenir un monde meilleur que le monde actuel. Il avait fait éclater dans les *Villes tentaculaires* son cœur ulcéré, sa haine des civilisations, sa haine des villes.

Tous les malheurs nous viennent de la ville
Monstrueuse et vorace, arrogante et sénile (1).

Mais il espère. Avec *Les Aubes*, il nous dit l'avenir tel qu'il l'a rêvé, purifié et lavé du présent et nous mène à la partie théâtrale de son œuvre, car *Les Aubes* (1898) sont un drame lyrique en quatre actes. Cette pièce qui était son premier essai au théâtre, révéla en lui un grand dramaturge. Aussi ne laissa-t-il pas la source se tarir et donna-t-il, en 1900, le *Cloître*, drame en quatre actes, en vers et en prose (2) et en 1901, *Philippe II*, tragédie en trois actes. Dans le décor gothique du *Cloître*, E. Verhaeren a réalisé un véritable tour de force. Cette pièce, qui manque absolument de personnage féminin, intéresse d'un bout à l'autre. Elle plaît par sa vigueur étonnante et par ce cachet de sombre splendeur que l'auteur a su y mettre avec une maîtrise parfaite. Pour que des frocs et toujours des frocs et des cagoules dans un fond de vieux monastère puissent occuper l'attention pendant quatre actes, il faut que le génie du maître y ait laissé son cachet de puissance magique !

En 1912, voici *Les Blés Mouvants*. Verhaeren y étale à nu son âme de rustique, son âme de terrien âpre et violente...

(1) *Les blés mouvants*.

(2) Ce n'était pas la première fois qu'EMILE VERHAEREN s'essayait en prose. En 1885, il avait publié *Les Contes de minuit* et deux essais de critique sur le peintre *Joseph Heymans* et sur *Fernand Khnopff*.

moins violente, il faut le reconnaître qu'autrefois, plus adoucie, plus atténuée. Sa phrase est plus reposée, plus calme. On y sent la terre humide et le foin doré. On y voit le paysan, le jardinier, le bûcheron, la fille des champs et de tout cela il sort un grand cri d'amour pour la terre et ses moissons.

Alors, sans la choisir, je prends entre mes mains,
Qui prudemment l'émiettent
Une motte de terre où l'orge doit lever.
Et quand je vois le grain qui me semble couvé,
Dans le morceau de sol humide,
Et par toute la pluie et par tout le soleil
Fendre d'un filet vert son ovale vermeil,
Je me sens si ému que j'en deviens timide,
Que c'est beau, sous le ciel un menu grain de blé!

Bien que les contours de son lyrisme se soient adoucis et aient été atténués dans ce livre, sa personnalité tumultueuse et puissante crève parfois les pages. Il reprend alors sa vigoureuse première manière, celle par laquelle il s'était prestigieusement affirmé le maître. Dans la *Belle Fille*, la belle fille aux cheveux roux, il a sculpté avec un relief superbe « la vigoureuse et saine et rougeaude paysanne flamande, celle que rêvent les gars aux soirs violents d'été quand la sueur perle à leurs fronts et que la moisson étale tout son or sous les cieux orageux ».

.
Un sang rouge et puissant circule en tes artères
Et colore tes seins superbement debout,
Et ta bouche est charnue et tes cheveux sont roux,
Et ton corps est heureux de marcher sur la terre.

.
Et ta vie éclora de ton ventre robuste,
Nombreuse et violente ainsi qu'aux temps anciens,
Et tes enfants seront l'orgueil et les soutiens
De ta vieillesse lente et de ta mort auguste.



Le lendemain de la mort d'Emile Verhaeren, le sénateur Louis Martin écrivait ⁽¹⁾ au président de la République pour lui demander que les restes du poète soient déposés au Panthéon, jusqu'à la libération de la Belgique et que ses funérailles soient faites aux frais de l'Etat français. La demande n'est guère étonnante et je ne doute pas qu'E. Verhaeren ira reposer au Panthéon, en attendant de revoir sa chère terre des Flandres. L'on doit à son génie cette reconnaissance posthume. Car ce fut un grand poète. Ce fut peut-être, le plus grand poète belge contemporain, le Victor Hugo de la nation héroïque, avec le même lyrisme abondant, une puissance d'évocation supérieure, et une netteté d'expression, une précision dans l'image singulièrement fortes. Maître du vers, il était aussi maître de l'idée et sa pensée n'a jamais connu les profondeurs nimbées où s'abandonnait si complaisamment parfois, l'auteur de la *Légende des Siècles*. Bien au contraire, il avait des tendances marquées pour le réalisme et Flaubert et Maupassant auraient pu lui disputer certaines de ses descriptions. Ne l'appelait-on pas, pour cela, le *paroxyste* par excellence ? Il n'était pas toujours réaliste, cependant. Il retrouvait, sans toutefois arriver à Sully Prudhomme ou à Ch. de Pomairols, la manière plaintivement symboliste de Verlaine.

Emile Verhaeren a été le grand magnificateur des Flandres, ces Flandres à qui l'on doit Maurice Mæterlinck, l'auteur des drames de rêve et le naïf mystique Elskamp. Dans tous ses livres passe un grand souffle de vie ardente et féconde et toute la terre des Flandres y crie jalousement son travail et ses amours, sa vigueur et sa ténacité, sa vie ! Ce n'était pourtant pas un régionaliste, dans le sens spécial du mot. S'il a aimé la Flandre, c'est tout simplement parce qu'il y est né et que c'est la terre de ses aïeux. Mais la Belgique entière faisait l'objet de ses

(1) *Le Temps*, 29 Novembre 1916.

ferveurs, la dernière Belgique surtout, celle de l'héroïsme et de la douleur. Les cordes de sa lyre ont résonné à cette occasion avec une sonorité magnifique. C'était son cœur qui battait et le lyrisme souverain qui en jaillissait ne pouvait que remuer les âmes. Il allait ainsi, soufflant dans son cor d'airain, sa chanson triste et sublime, sans se lasser, toujours plus beau, toujours plus fort. En France, en Angleterre, en Suisse, l'aède infatigable parlait, parlait d'Elle, sa terre que meurtrissaient atrocement les Barbares. Pas un instant il ne restait inactif. C'était tantôt une conférence, tantôt et surtout un poème. Et ils étaient tous pour Elle, maintenant, ses poèmes ! Il ne se lassait jamais. Patriote comme Déroulède, mais avec l'éloquence en moins, car il était plutôt timide, discret. Cela forme un contraste singulier entre l'œuvre et la personne du poète. Celle-là, plus chaude qu'un brasier, plus éclatante qu'un clairon, s'imposant par sa propre force et malgré tout ; celle-ci, douce, modeste, aimable...

Voilà que cet homme d'action, ce patriote ardent, ce grand poète a disparu ! Le peintre vigoureux des formidables visions, des tragiques images, s'est vu, tout d'un coup la main lourde et est mort sans avoir pu nous donner le poème de la grande guerre, celle qu'on croyait, il n'y a pas longtemps, illusoire. Cette longue mêlée sombre et sanglante, les horreurs qu'elle a enfantées, lui auraient donné l'occasion d'un tableau vertigineux, splendide. Son génie était de taille. Un poème sur la *terre hallucinée*, aurait été rudement beau. Le poète à l'imagination débordante, nous aurait d'abord dépeint avec toute sa fougue, toute sa flamme cette guerre de Titans, cette guerre de machines et de feu, cette ruée farouche, sauvage, acharnée, cette course effrénée à la mort des Nations poussées par les forces tumultueuses que l'esprit le plus fantastiquement divinatoire n'aurait pu imaginer. Ensuite, la Victoire ! La Belgique reconquise, le foyer retrouvé, la joie, la lumière et les plaines des Flandres redorant leurs épis au soleil de la liberté, avec leurs gars fiers de vivre et beaux comme des dieux.

HENRY DEBBANE.



SEUL⁽¹⁾



Le ciel est gris. . . quelques nuages
Aux noirs contours,
Là-bas. . . sur l'horizon voyagent,
Sombres et lourds.
Sans pensée. . . assis à ma place
Près du foyer,
Je vois au loin le morne espace
Se déployer ;
Je vois se presser dans la plaine,
Les blancs tilleuls. . .
Deux ramiers, là, content leur peine.
Moi. . . je suis seul.
A peine sur mes vitres closes,
Comme à la nuit,
J'entends vibrer de toutes choses
Un vague bruit.
Mais le vent garde le silence,
Avec dédain. . .
J'entends la pendule en cadence,
De mon voisin. . .

(1) M. DE BABEL est un jeune écrivain oriental, originaire des plaines de Mésopotamie. Le poème *Seul* est extrait d'un recueil de poésies *Fleurs Exotiques* qui paraîtra prochainement.

Engagé volontaire dans l'armée française l'auteur a fait six mois de campagne à la suite desquels il a été réformé.

M. DE BABEL a déjà publié d'assez nombreuses pages de prose et de poésie dans différentes revues de France.

Est-ce une femme ? . . . Que m'importe . . .
 Depuis longtemps,
Pas un ne s'arrête à ma porte,
 Ou bien m'attend . . .
Il pleut . . . au bas de ma fenêtre,
 Des gouttes d'eau
Se glissent . . . Un froid me pénètre
 Jusques au dos.
La pluie est lente . . . elle persiste
 Et s'alanguit ;
Je sens dans mon cœur qui s'attriste,
 Des pleurs d'ennui.
Je laisse là mon feu s'éteindre
 Et se couvrir . . .
J'entends une flamme se plaindre
 Et se mourir . . .
Mes doigts lassés ferment mon livre
 Inachevé
Je ne lis plus . . . l'ennui m'énivre . . .
 Je veux rêver.
La pluie opaque et monotone,
 Comme un linceul,
Voile enfin mon regard atone . . .
 Je reste seul.
Et rien ne me parle en moi-même
 Avec douceur . . .
Je n'ai pas un ami qui m'aime,
 Pas une sœur . . .
Rien ne charme ma chambre austère . . .
 Des iris d'or,
Près de mon chevet solitaire,
 Pâles . . . sont morts ;
La main qui, là, dans une aurore,
 Les a placés,
Ne paraît plus . . . comme eux encore
 Elle a passé.
Une vague image se lève,
 Dans mon esprit,
Lointaine et comme dans un rêve,
 Elle sourit . . .

Est-ce une femme... une maîtresse
A qui j'ai plu ? ...
Ou celle qui m'apprit l'ivresse ? ...
Je ne sais plus.
Chut ! ... J'entends sur l'escalier sombre,
Quelqu'un monter...
Mon cœur bat... Je glisse dans l'ombre,
Pour écouter...
Quelqu'un... doucement... vient, c'est elle...
J'entends là-bas,
Le gai froufrou de sa dentelle...
Est-ce son pas ? ...
Elle s'approche... elle s'arrête...
Qu'ai je aperçu ! ...
Personne ! ... Un trouble a pris ma tête
Et m'a déçu.
Le crépuscule assombrit l'heure,
Aux bords des toits...
Mes yeux se ferment... et je pleure...
Saisi d'émois.
... Dans ma pénible solitude,
Quant tout est noir,
Je berce, enfin, ma lassitude,
Au vent du soir.

· NAOÛM DE BABEL.



Lettre du Front

Front des Flandres, Novembre 1916.

Je ne sais, mon amie, si j'ai répondu fidèlement aux nombreuses questions de votre dernière lettre. Avouez aussi que vous êtes difficile. Vous exigez de moi, en même temps qu'une appréciation sur la politique du chancelier allemand, des impressions sur le nouveau canon de 400.

C'est beaucoup pour un seul homme qui n'est ni un stratège, ni un ingénieur, ni un politicien, pas même un électeur.

Je vous répondrai donc que je ne sais rien de tout cela, que je ne sais plus rien, si ce n'est qu'il pleut et qu'il fait triste.

Il pleut — oh ! lamentablement — et nous vivons bien plus en batraciens qu'en héros.

Connaissez-vous la pluie, mon amie ? Oui, vous allez me dire qu'elle strie désagréablement les vitres de votre salon et les glaces de votre auto ; qu'elle rend l'asphalte huileux et le trottoir glissant : peut-être même qu'elle alourdit la grande plume noire de votre dernier chapeau, que j'imagine délicieux.

Mais je vous répondrai qu'elle est bien plus désagréable encore parce qu'elle perce les imperméables les mieux caoutchoutés, les manteaux et les dolmans d'ordonnance, qu'elle inonde le visage et les mains, qu'elle aveugle et qu'elle énerve et surtout qu'elle rouille les fusils. . .

Je vous dirai aussi qu'elle transforme les tranchées, les boyaux et tout le terrain en un lac de boue. Et vous savez si nous sommes favorisés, à ce point de vue, dans cette basse Flandre. Ce n'est plus une patrie, mon amie, c'est un borbier.

On se figure aisément que cette guerre de positions a enterré tous les poilus. Erreur, mon amie, les nôtres vivent perchés, perchés sur des kilomètres de passerelles qui courent dans le marais et font le plancher des pistes, des boyaux et des tranchées.

Tranchées ! Manière de parler, encore une fois, erreur de généralisation ; nous ne vivons pas dans des tranchées ; nous vivons entre deux murs. Entre deux pauvres murs de sacs de terre, qu'il a fallu édifier à la bonne saison et qu'il faut à tout moment réparer, relever et consolider.

Besogne ingrate, obscure et douloureuse.

C'est tout cela, mon amie, qu'on fait quand le communiqué imprime « *Nuit calme sur le reste du front* ».

C'est cela et bien autre chose encore. C'est le trouble que jettent les grenades, les bombes, les rafales de mitrailleuses, dans l'affairement du travail.

C'est la surtension nerveuse du guetteur, le cri du blessé qu'on évacue, l'alerte de la fusée, c'est tout cela.

C'est aussi la patrouille furtive et silencieuse, théorie hallucinée d'ombres dans l'ombre : le glissement dans l'herbe folle, dans la jachère, dans la jungle marécageuse du *No man's land*. C'est l'affût derrière une souche, dans un trou d'obus, revolver armé, poignard à nu, les grenades gonflant la musette.

Mais ceci est une autre histoire — comme disait Kipling — et je vous la conterai, une autre fois.

C'est cela et la fatigue d'une longue veille, les nerfs surtendus, les yeux bridés, les oreilles bourdonnantes.

Jugez si la pluie est la bienvenue dans les « *nuits calmes sur le reste du front* ».

Et nos étendards ne porteront pas dans leurs plis, le nom de ces endroits obscurs, où les nuits sont calmes, et où l'on meurt.

Car on y meurt aussi, mon amie, tous les jours, lentement, obstinément au bord d'un fossé ou d'un canal.

Seules de pauvres croix, çà et là, dans le marais, au bord des tranchées, dans le parapet même, diront qu'on y mourait bravement le long de cette immense Voie Sacrée, où les nuits étaient calmes — parfois. . . .

Novembre mon amie, c'est leur mois, à eux les morts que nous aimons et avec qui nous vivons encore et malgré tout.

Leurs tombes n'ont pas été couvertes de fleurs et de couronnes — comme c'est l'usage — mais elles sont ornées de façon plus grave, plus digne d'eux.

Car nos soldats qui les aiment, les entourent d'un culte primitif mais pieux.

Elles portent, ces croix, des inscriptions naïves, comme celle-ci que René Bazin a relevé dans une tranchée : Ci-gît un brave *France*, mort pour la patrie.

Leur décoration est humble mais poignante. Beaucoup sont surmontées d'un casque boueux, bossué ou troué, d'une loque informe qui fut un képi ou une chéchia.

Il y a des croix guillochées, sculptées amoureusement au canif ; d'autres sont de simples branchages croisés.

Je me souviens, mon amie, d'une de ces nuits de travail, où mes hommes fouillaient le sol pour remplir leur sacs à terre. Une pelle avait mis à jour un de ces cadavres anonymes.

Pieusement, ils l'ont recouvert ; et dans cet endroit où dangereusement sifflaient les balles, ils se sont attardés à relever le tertre et à dessiner une croix, avec des sacs vides et tordus qu'ils inséraient dans le sol.

Et moi-même, je me suis surpris à croiser, sur un de ces tertres, un fusil allemand et un vieux Lebel français — tant nous retournons, d'instinct, aux gestes primitifs du culte extérieur des morts.

Ce sont les vraies Croix de Guerre, celles-là, mon amie, celles qu'on paie, non seulement de son sang, mais de sa vie.

Elles sont là toutes, les inconnues, les anonymes, les glorieuses, en une longue ligne qui va de la mer à l'Alsace ; la ligne des morts étaye celle des vivants.

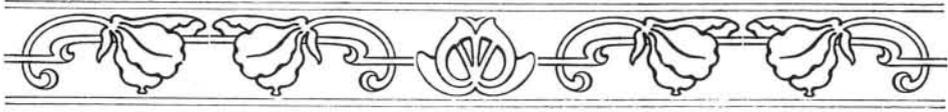
Et songez, mon amie, que si nos lignes résistent, pleines d'une jeunesse ardente et grave, c'est qu'elles s'appuient à celle-là — la silencieuse, la ligne des morts.

Et songez aussi qu'elle sera la plus précieuse, la plus solide parallèle de départ, pour la ruée finale, où forts de leur pensée et de leur suprême volonté, nous emporterons tout, alors que « *les nuits ne seront plus calmes sur le reste du front* ».

Mes deux mains dans les vôtres, mon amie.

FREDDY LEJEUNE.





Les Cygnes dans la Neige

A mon ami JEAN DELAMBRE.

Sur le miroir des eaux erraient les cygnes blancs !
Mais les printemps ont fui vers des rives lointaines...
Et les grands cieux en deuil répandent sur les plaines
Les lugubres clartés des hivers grelottants !

Et le col élancé des adorables cygnes,
Dans le ruissellement de la neige en flocons,
Décrit, selon un rite obscur, d'incessants ronds !.
Oh ! la folle beauté de ces étranges signes !...

Et les vents assassins sabrent avec vigueur
Les vieux rameaux touffus des arbres séculaires.
Les amants, amoureux des ombres tutélaires,
N'auront plus dans les bois un abri pour leur cœur.

Sois donc maudite, ô nuit faiseuse de froidures !...
Car les cygnes tremblants dans les étangs glacés
Sentent le froid durcir l'eau sur leurs flancs gercés.
Des stalactites d'or s'accrochent aux ramures !

Les cygnes n'errent plus sur le miroir des eaux,
La glace les a pris dans les filets de l'onde.
Et je lis dans leurs yeux la détresse du monde
Et dans leur sombre voix d'indicibles sanglots.

Oh ! les tristes pâleurs des aubes hivernales,
Où les cygnes mourants trouvent les hommes sourds !...
Où la neige des bois rend leurs grands cols plus lourds
En dansant autour d'eux de blanches saturnales !...

Hélas ! qui brisera la glace des étangs
Pour redonner encor l'envergure des ailes,
Dans la chaude clarté des aurores nouvelles,
Aux sereines blancheurs des cygnes éclatants ? .

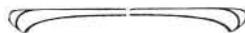
Les pollens fécondants ont déserté les terres.
Les tristesses des soirs sont maîtresses des cieus,
Et les jeunes avrils n'ont plus assez de feux
Pour détruire l'amas des neiges délétères !...

O cygnes, mes amis, mon cœur est comme vous.
Dieu l'a pétri des clartés d'or de l'espérance,
En mettant dans mon sang la mâle effervescence
Qui me porte au-dessus des foules à genoux !

Et comme vous, hélas ! je sens meurtrir mes ailes
Par le contact glacial de la réalité !...
Quand reprendrai-je donc toute virilité
Pour monter dans l'azur des sphères éternelles ?...

15 Novembre 1916.

AZIZ ANTOINE.





Un jour

Shéhérazade était perplexe. Frêle dans ses voiles de soie, elle errait autour des vasques, parmi les jasmins et les tubéreuses.

Elle paraissait un peu lasse. Une petite moue plissait ses lèvres, et ses yeux en amande désiraient le sommeil.

Mille nuits s'étaient écoulées depuis que le sultan Shahrîar l'avait faite sultane. Et la plupart de ces nuits avaient été tissées d'ennui.

Shahrîar devenait casanier. Il n'allait plus que rarement à son divan et laissait à ses ministres le soin d'administrer l'empire.

Ce n'était plus qu'un gros bourgeois amoureux et jaloux. Shéhérazade devait lui tenir compagnie de l'aube au crépuscule tandis qu'étendu sur des coussins il se faisait servir des confitures de cédrat, d'aubergines naines et de fleurs d'oranger. La nuit venue, comme il souffrait d'insomnies, Shéhérazade lui contait des histoires.

La romanesque sultane était fatiguée de vivre cette vie. Ses illusions tombaient dans la monotonie des heures, comme des pétales de roses. Elle se souvenait avec mélancolie du temps où son caprice la porta au palais de Shahrîar

L'infidélité d'une première épouse avait rendu vindicatif ce prince débonnaire. Il avait juré qu'il n'aurait plus de femme que pour une nuit et que celles-là qui connaîtraient les fugitives délices de son lit périraient avant de revoir le jour.

Un grand nombre de jeunes filles avaient subi ce destin rigoureux et tout l'empire était en émoi quand Shéhérazade s'offrit au sultan Shahriar.

Elle se savait divinement séduisante et belle; et puis elle se dit que Shahriar était sans doute un homme d'esprit et qu'il serait sensible à ses charmes.

Malicieuse et fine, elle sut devancer, au terme de la première nuit, la ténébreuse clarté qui précède l'aurore et Shahriar ayant ouvert les yeux, elle se mit à lui conter de sa voix charmante une histoire merveilleuse.

Il s'agissait d'un djinn, d'un marchand, de trois vieillards, d'un pêcheur, d'un médecin, d'un vizir et de plusieurs animaux.

Ce monde multicolore et le doux parler de Shéhérazade fascinèrent le Sultan Shahriar.

Il faisait grand jour que le djinn et le marchand discouraient encore, mais ce matin-là, Shahriar devait présider son conseil; il s'en alla à contre-cœur, laissant le marchand entre les mains du djinn; curieux d'apprendre cependant ce qui advint de lui, il ne fit pas mourir Shéhérazade.

Un vieillard et une biche entrèrent en scène la seconde nuit puis au troisième lever de lune, une autre tête chenue et deux chiens noirs firent leur apparition.

Ainsi se succédèrent, au milieu d'émouvantes péripéties le pêcheur, le médecin, le vizir et différentes bêtes, y compris un perroquet. Shahrîar qui passait par une foule d'émoions s'intéressa surtout aux malheurs du perroquet.

Le récit, quoique fort long, était près de finir, quand d'autres aventures non moins passionnantes vinrent s'y greffer. Le sultan écoutait, les nuits fuyaient et le soleil se levait sur les yeux en amande de Shéhérazade.

*
* *

Shahriar était conquis. Pourtant Shéhérazade demeurait incertaine de son lendemain. Le sultan pouvait se lasser à la longue; mais elle s'aperçut bien vite qu'il était d'une prodigieuse crédulité. Il croyait aux djÿnns, aux magiciens et aux enchantements. Lors, Shéhérazade prit la vie en riant et donna libre cours à sa fantaisie. Elle allait sans tarir de merveille en merveille. Toujours réveillée avant l'aube, elle trouvait Shahriar prêt à l'entendre. La musique de sa voix le grisait.

« Il fait bon vivre » pensait la sultane Shéhérazade. Elle passait des heures claires dans ses jardins, parmi les rosiers, au bruit des jets d'eau. Elle frôlait les feuilles et les fleurs comme un papillon irisé. Des torsades de perles et de saphirs étoilaient ses cheveux et ses doigts d'albâtre étaient lourds de pierres.

Mais tout a une fin. Il vint un matin gris, un matin de pluie. Shéhérazade achevait de conter à Shahriar l'amoureuse histoire de

Shamselnishar. Ce matin gris Shéhérazade trouva son existence monotone. Le sultan Shahriar n'agrémentait d'aucun imprévu le cours des heures. Il ne visitait plus ses domaines et ses provinces. Il ne chassait plus et laissait inactifs ses faucons gris et roux. Et puis Sa Majesté goûtait un peu trop les plaisirs de la table; aussi prenait-elle de l'embonpoint.

Le soir Shahriar avait hâte de se mettre au lit et pour avoir aimé à l'excès quelque mets succulent, il ronflait bruyamment, à peine endormi.

« La vie est triste » se dit Shéhérazade.

Elle n'y pouvait rien; il fallait contenter Shahriar; le sultan n'avait-il pas juré d'envoyer ses femmes au paradis du Prophète après une brève nuit de mariage ! Il est vrai qu'il épargnait l'ensorceleuse beauté de Shéhérazade, mais la sultane était à sa merci. Quand elle y pensait, un frisson la chiffonnait toute. Inconsciemment elle portait la main à son col de cygne, veiné comme un marbre, flexible comme un lys. Les émeraudes de son collier pouvaient devenir de sombres rubis...

Etant raisonnable, elle fut docile.

L'histoire des sept voyages de Simbad, celles d'Aladdin et de Badroulboudour, d'Ali-Baba et de Morgiane, furent entre-coupées d'innombrables soupirs. Elle attendait maintenant que Shahriar demandât lui-même le sempiternel récit, mais les désirs du sultan étaient des ordres et Shéhérazade commençait :

« Il m'est parvenu, seigneur, que dans une ville d'Asie, aux confins de votre empire,

deux frères vivaient dont l'un se nommait Cassim et l'autre Ali-Baba.... »

Ce qu'il était parvenu de choses à Shéhérazade ! Son esprit inventif la menait à travers les continents du Maghreb à Samarcande et à Ceylan. Elle devait ces connaissances à sa vieille nourrice qui venait de temps à autre réveiller ses souvenirs et rafraîchir sa mémoire.

En songeant à Shahriar, Shéhérazade souriait entre deux larmes. A dix ans elle ne voulait pas croire à la lampe merveilleuse d'Aladdin et Shahriar, à quarante, y ajoutait foi, autant qu'aux faits et gestes du Prophète.

C'était tout simplement inconcevable. Pour que Shahriar se montrât aussi scrupuleusement attentif, il fallait vraiment qu'il fût retombé en enfance.

Les choses allèrent de la sorte des mois et puis des mois. La pauvre Shéhérazade en avait des crises de nerfs. Par ailleurs, la paresse incurable de Shahriar rendait plus tenaces ses insomnies. De plus, il devenait jaloux et s'attachait à la sultane comme son ombre. Cela tournait à l'obsession et Shéhérazade n'en pouvait plus.

*
* *

Or, la millième nuit avait fui, faisant place au millième jour.

Shéhérazade était perplexe. Depuis une semaine elle n'avait pas connu la douceur du sommeil. Ses paupières se fermaient sur ses yeux en amande. Elle vint s'accouder à une fenêtre donnant sur ses jardins. D'étranges

parfums montaient des ombelles épanouies. Elle en eut une sorte de vertige. Une voix lointaine disait comme on les chante, des vers de Saàdi et de Hafiz :

« Ton cœur est morne comme la pluie.
Les caresses des roses l'ont lassé.
Quitte ce pays de langueur.
Qu'attends-tu pour changer d'horizon ?
La vie est brève et le monde est immense. »

Saàdi avait écrit cela et voici ce qu'avait dit Hafiz :

« Celui qui l'a prise est insensible à tes charmes. Il a tous les trésors et tu n'es que son esclave. Je ne possède rien, mais je puis le faire sultane par mon amour ».

« Le poète a raison pensa Shéhérazade. Je ne saurais vivre toujours ainsi. Le Sultan Shahriar a dans ses mains ma destinée. Il peut en disposer mais je ne lui conterai plus d'histoires. Ce maître m'importune et je ne serai plus sa servante. Je dormirai cette nuit, qu'il lui plaise ou non. » Elle devenait volontaire, la sultane Shéhérazade.

* * *

Quand fut la mille et unième nuit :

« Shéhérazade, dit Shahriar, l'histoire de la princesse de Bengale m'a vivement intéressé. Conte m'en une qui soit aussi belle. Je suis prêt à l'entendre »,

— « Je veux dormir dit Shéhérazade, et je ne sais plus d'histoires ».

— « Mais moi je n'ai pas sommeil », dit Shahriar.

— « *C'est regrettable, dit à mi-voix Shéhérazade, mais je ne puis vous tenir compagnie.*

— « *Que vous arrive-t-il, mon amie, reprit Shahriar? Vous êtes d'habitude plus docile* ».

— « *Je veux dormir* » dit encore Shéhérazade, et lui tournant le dos, elle ferma les yeux.

Très contrarié, Shahriar se tut un moment. L'insoumission de Shéhérazade méritait tous les châtimens. Elle dormait déjà, l'insouciant enfant ! Il se pencha sur sa chevelure et murmura à son oreille :

— « *Shéhérazade... Shéhérazade... je ne puis pas dormir... C'est encore très tôt... Conte-moi une hisoïre, une toute petite hisoïre...*

Comme elle ne répondait pas, il se fit insistant, suppliant même : « *Je l'assure, mon amie, que je ne puis pas dormir. Je me contenterai d'une toute petite hisoïre...* »

Cette fois, elle bondit : « *Laissez-moi donc tranquille, assez avec vos hisoïres. Je vous dis que je n'en connais plus et que j'ai sommeil, là !* »

— « *Mais je ne puis pas dormir... je ne puis pas...*

Shéhérazade appela une esclave : « *Zobéïda ! Préparez à votre maître une infusion de pavots* » ; et tandis que Shahriar la regardait, stupéfait, elle se rendormit tranquillement.

Shéhérazade ne vit pas Shahriar buvant à petites gorgées l'infusion de pavots, mais le lendemain, à son réveil, elle fut légèrement surprise de le trouver souriant et de recevoir son baiser.

EM. SAY.

Trois Chansons

CHANSON DE GUERRE.

Pourpre et blanc
Neige et sang !
Sur la grande plaine blanche
Le sang barbare a coulé. . .
Un corbeau s'est envolé
D'entre les branches
D'un mélèze mutilé.

Blanc et gris.
D'affreux cris
Montent de la plaine grise !
A leurs amours arrachés,
Mille guerriers sont couchés
Sous l'âpre bise,
Pareils à des blés fauchés.

Gris et noir,
Vient le soir.
Sur la grande plaine noire
Tous les souffles se sont tus ;
Et mille corps abattus,
Tombés sans gloire,
Ont brisé leur front têtü.

Aube d'or,
Chant du cor !
La grande plaine est dorée
Car la neige a tout lavé.
Le combat s'est achevé
Par la curée,
Et le soleil s'est levé !

NOËL.

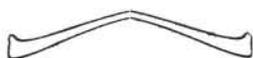
Voici les vieux espoirs et les vieilles chansons,
Et Noël a jeté sa grande âme sonore,
Dans le minuit si pur, qu'on croit ouïr encore
Le friselis joyeux du chant du carillon.

La neige est toute blanche et l'eau verte des puits,
Aux margelles de pierre, a figé tout son cœur.
Il fait clair, il fait bleu — Regarde dans la nuit
Le vitrail flamboyant rêver au fond du cœur.

Nous irons à l'Eglise y faire la prière.
Je tiendrai ton missel, tu mettras une aumône ;
La nuit est transparente et son éclat lunaire
Fait de tes blonds cheveux des cheveux de Madone.

La nef sera très claire où nous irons prier ;
Les orgues chanteront la naissance de Dieu,
Par la fenêtre, vois ce grand rayon si bleu ;
C'est le vieux clair de lune ; il voudrait bien chanter.

FREDDY LEJEUNE.



Lettre à Bérénice

MA CHÈRE AMIE,

Voici que Noël revient, encore qu'on ne soit pas en liesse pour crier : Noël !

On s'entretue, on s'égorge. Le canon gronde et la mort passe, ivre et démente. Il n'est plus un chemin qui ne soit une voie douloureuse, plus un carrefour qui ne soit un ossuaire.

Quel cœur d'anges va dire à la terre : « Paix aux hommes de bonne volonté » ? Quel astre va guider les Mages ? Depuis que les obus sillonnent le ciel, les étoiles se sont voilées.

Où sont les Noël's d'antan ! Où la quiétude et l'allégresse !

Vous êtes silencieuse, mon amie. Vous évoquez les bonheurs éteints, les joies défuntes, les fleurs fanées.

Je ne veux pas que mes regrets s'ajoutent aux vôtres, mais le dernier Noël d'avant la guerre m'obsède. Un vrai parfum de cyclamen, épars sur vos dentelles, s'y mêle intensément.

Vous étiez assise au fond de votre petit salon de damas gris-bleu, sous une aquarelle encadrée de vieil or. Un double renard blanc couvrait de neige votre robe de faille et je vois encore sur votre corsage deux sombres roses rouges.

Comme j'entrais, votre voix jaillit, claire comme un jet d'eau : « Tiens, mais c'est Tite ! »

— « Je le suppose, Madame ». Vous dites alors en riant — ah ! ce rire charmant qui bondit d'une octave, sans crier gare — : « Prenez donc ce fauteuil et croquez vite une dragée ».

Je vous avais surprise en train de lire.

Pourquoi ce souvenir m'est-il resté plutôt qu'un autre ?... C'est une chose bizarre que l'on garde la vision d'un effet

d'ombre ou de lumière, perdu sur une toile, alors que tant de paysages que l'on a regardés, et peut-être aimés, se fondent dans le lointain, en masses confuses.

Quel caprice de la mémoire me remet sous les yeux ce samovar ventru qu'un jour vous files venir de Russie? Vous y faisiez bouillir, du matin au soir, tout un gallon d'eau, pour avoir à cinq heures votre tasse de thé. Je trouvais énorme cette fantaisie. Et précisément, ce jour de Noël, le samovar ronflait de toute sa rondeur cuivrée dans un coin du petit salon de damas gris-bleu.

Vous lisiez un roman de Tolstoï et vous aviez fait transporter jusque parmi vos bibelots, la gigantesque bouillotte, afin de vous créer une atmosphère de Moscovie. La Pauline Borghèse d'albâtre, étendue, sur un guéridon proche, en était toute frémissante.

Je ne l'ai plus revu, votre samovar ; mais depuis la guerre, des scènes autrement suggestives ont fait errer votre pensée à travers la sainte Russie.

N'est-ce pas que la Noël en Russie doit être plus qu'ailleurs émouvante !

On s'imagine ces paysans en costumes archaïques, pareils à leurs pères du temps d'Ivan le Terrible et de Goudounof. On les voit, ployés devant les icones, parmi les cierges. Tout le moyen âge revit en eux ; hier encore, ils luttaient contre l'envahisseur à coups de hache et de massue comme on se battait à Taillebourg.

Les associations d'idées mènent loin, ma chère amie. Je suis parti d'un samovar et me voilà à Taillebourg ; tout cela à propos de Noël ! Avouez que les digressions ont leur imprévu, qui fait souvent leur charme. C'est la vie, entre parenthèses. Ce sont les « en marge » de l'existence et c'en est aussi le côté romantique fait de couleurs et d'images sonores. Je sors d'une digression, moi qui vous le dis, et cela pourrait continuer indéfiniment.

Quelle lueur fugitive, quel oiseau migrateur est la pensée!

Me voici loin de Noël. J'aimerais ne pas y revenir tant il est triste. Je n'ai pas entendu les grandes orgues de minuit. Je me suis endormi sans la chaude gaieté du réveillon. Je pensais à ceux des tranchées, aux guetteurs, aux sentinelles, à ceux-là qui veillaient aux créneaux, sur les glacis ou dans les ornières. Je me suis fait illusion, mon amie. Les anges ont chanté quand même : « Paix sur terre aux hommes de bonne volonté ».

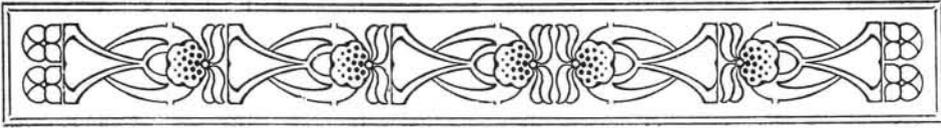
Je ne vous ai pas encore fêtée. Quel souhait vous adresserai-je, qui soit admissible aujourd'hui? Je puis souhaiter que vos œillets fleurissent en multitude, que vos rosiers disparaissent sous les roses, que dans une coupe d'or, Bérénice de Judée vous verse sa tendresse.

Toutes les fleurs du monde seraient vôtres, si j'en étais le dispensateur; mais ne vaut-il pas mieux renoncer aux compliments banals en attendant le bienfait souverain auquel la vie même cède le pas : la Victoire.

Vous me faites signe que oui et je vous en sais gré. L'heure viendra de crier : « Noël! » et « Largesse! » Lors, on criera : « Noël! » à s'époumoner et les humains n'entendront rien de tel avant les trompettes du Jugement.

J'irai vous présenter mes devoirs, le premier de l'an, ma chère amie et je vous dirai, comme il est d'usage : « Au gui, l'an neuf! »

TITE.



LE CRÉPUSCULE SUR LE BOIS SACRÉ

O poète imprudent que fais-tu ? laisse en paix
Les faunes délaissés sous les arbres épais.
Poète ignores-tu qu'il est toujours impie
D'aller aux lieux déserts où dort l'ombre assoupie
Secouer, par l'amour fussiez-vous entraînés,
Cette mousse qui pend aux siècles ruinés,
Et troubler du vain bruit de vos voix indiscrètes
Le souvenir des morts dans ses sombres retraites.

(V. HUGO. — *Les Rayons et les Ombres*).

POUR HENRI THUILE

Au poète et à l'ami.

J'entrai dans la forêt ce matin, à l'aurore ;
J'allais le cœur battant, secrètement ému
D'entendre tout à coup vibrer dans l'air sonore
Le rire échevelé du satyre cornu.

Et j'espérais encore apercevoir la danse
Des dryades, divine au travers du jasmin,
La ronde matinale et qui tourne en cadence
Au rythme du pipeau d'un vieux faune sylvain.

Et j'allais, quand soudain le grand soleil antique
Qui montait au galop de son cheval cabré,
Se leva sur les pins, triste et mélancolique . . .
Alors dans sa douleur je vis le Bois sacré !

Je vis dans le matin le désastre d'un temple,
Des débris dispersés sur un gazon souillé,
Que seul dans son orgueil majestueux contemple
Un dieu de marbre blanc sur un socle rouillé.

Les vents ne chantaient plus aux cimes balancées ;
Elles gisaient dans l'herbe et les étroits sentiers,
Qui sonnaient sous les pas des hordes élancées,
Ne marquaient plus l'endroit foulé des chèvres-pieds.

Mais comme je marchais, pensif, dans le Bois morne
Où des cygnes, jadis, s'envolait le troupeau,
Parmi des troncs brisés où grimpait la viorne
J'aperçus tout mouillé de rosée, un pipeau.

Peut-être Marsyas aimait de cette flûte
Appeler les brebis au clair de lune blanc,
Tandis que le berger au seuil de sa cahute
Devinant le Satyre écoutait en tremblant.

Je ramassai la tige où chantait le silène,
Et les doigts hésitants sur les trous du roseau,
Je tentai d'évoquer en rythmant mon haleine
Tous les dieux oubliés sur le double pipeau.

Et jouant, je m'assis sur un fût de colonne,
Quand le feuillage noir brusquement s'entr'ouvrit
Et je vis devant moi, triste et velu, un faune.
Je regardai le faune, et le faune me dit :

*
* *

« Etranger qui franchis les clairières dormantes
Pour surprendre les dieux aux bosquets désertés,
Ou pour entendre au loin l'ivresse des bacchantes
Chanter aux pampres des étés,

Ou la Muse au soleil faire vibrer le sistre ;
Si tu rêvas de voir, écartant les roseaux,
Comme le groupe ailé des cygnes du Caystre
Les blanches nymphes sur les eaux,

Regarde autour de toi tomber les feuilles blondes . . .
L'inéluctable Mort n'épargne pas ces lieux,
Elle entraîne, farouche, en ses tragiques rondes
Les créatures et les dieux !

Un soir ayant passé, indomptable et rapide,
Elle coucha d'abord en ses gouffres béants
La vierge des forêts, Artémis l'intrépide
Avec ses molosses géants.

La belle chasseresse et sa blanche licorne,
Dont le grelot depuis frissonne dans le vent,
Ne sont plus, et la Mort frappant la double corne
A terrassé le divin Pan ! »

Le faune s'arrêta tout grelottant de fièvre
Comme s'il n'osait plus achever son récit,
Mais brisant le sanglot qui lui mordait la lèvre,
Lugubre et sombre il dit aussi !

« Un autre soir, passant — regarde, je frissonne
Et pleure — un soir lourd de fruits et de fleurs, Vénus
Riante s'endormit dans les bras de l'Automne
O dieux ! et ne s'éveilla plus !

Alors tout le grand Bois se remplit d'épouvante :
Le Centaure fuyait talonné par la peur,
La dryade tremblait et la rouge bacchante
Frappait les airs de sa clameur.

Les blonds Amours, surpris devant cette infortune
Avaient tordu la flèche et brisé le carquois,
Et tels des chiens maudits qui hurlent à la lune
Pleuraient les satyres narquois.

Et puis ils sont tous morts : la faunesse lascive,
Le chèvre-pied lubrique agitant ses pipeaux ;
L'arbre s'est refermé sur la nymphe craintive
Pour l'éternel et grand repos.

Seul je reste, témoin de l'antique détresse !
Je garde ces bosquets contre l'homme pervers,
Mais je voudrais partir et cacher ma tristesse
Jusques au fond des noirs Enfers.

Car les vivants n'ont plus hélas ! la souvenance
Des fières déités qu'adoraient leurs aïeux,
Ils sont vains et légers et leur indifférence
Insulte à la gloire des dieux.

Ils ont tôt oublié Hercule et sa menace,
Le rire de Bacchus ou le chant d'Apollon,
La Muse s'est voilée et quittant le Parnasse
A jeté le psaltérion.

Et seul un pâtre brun à son troupeau de chèvres
Dira peut-être encor cette énigme de sphynx,
Evoquant le Passé tragique sur ses lèvres
Aux sons tremblants de la syrinx ! »

*
* *

Le faune s'étendit désespéré dans l'herbe.
Comme je regardais l'étrange paria
Qui seul parlait encor de l'Olympe superbe,
Il se dressa terrible et, sinistre, cria :

« Passant, éloigne-toi ! traverse les clairières
Et fuis du Bois sacré la funèbre torpeur ;
Mes frères sont couchés parmi les cyprières
Et le grand Bois a pris la forme de la peur.

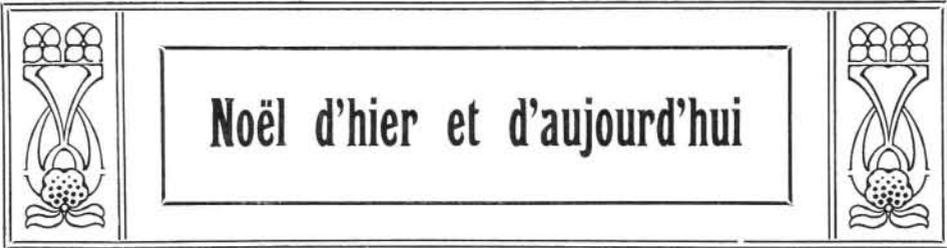
Eloigne-toi, passant ! laisse dormir les chênes
Car les siècles jamais ne les ont réveillés,
Et crains que ton visage émeuve les fontaines
Où les nymphes venaient sous les hauts peupliers ! »

Je partis. Sous mes pieds criaient les feuilles mortes ;
Je fuyais les taillis, antres mystérieux,
Et l'allée où les satyres aux jambes tortes
Dansaient, car je craignais la colère des dieux.

Je marchais, effaré, butant contre les arbres ;
Le bruit de mes talons emplissait la forêt,
Où tout au loin, parmi la ruine des marbres
Accroupi sur un bloc un vieux faune pleurait

RENÉ TASSO.





Noël d'hier et d'aujourd'hui

— Une minute, petit père, et je suis à toi.

— Deux minutes, ma chérie.

Il sourit à travers les bleues volutes de son cigare. Longtemps il fixa la porte d'ombre par où venaient de s'éteindre les dix-huit ans de sa fille. Et il lui sembla que tout le salon s'assombrissait.

Lucie était sa grande joie sur terre et sa seule tendresse. Parmi le naufrage de toutes ses affections elle avait surnagé sur la mer douloureuse comme un îlot d'amour vers lequel toutes ses pensées dirigeaient leurs noires caravelles.

Elle était l'Eldorado fabuleux dont les trésors, à lui seul réservés, le consolait de ces rudes errances sur l'océan des âges.

Elle n'avait que trois ans lorsqu'un destin cruel lui imposa la douloureuse nécessité d'être à la fois pour elle le papa et la maman. Dès lors, pour suppléer l'absente, il se fit tout dévouement. Il sembla que Dieu, pour réparer une injustice du sort, avait voulu, à l'ombre de son âme d'homme, faire fleurir une âme délicate de femme.

...Enfoncé dans son fauteuil, Louis Le Munir, revivait ces heures d'angoisse où tout rayon d'espoir s'allumait pour lui au foyer ingénu de deux yeux d'enfant. Sa mère n'a-

vait pas tardé à rejoindre dans la tombe celle qui fut sa femme; et Lucie devint pour lui le centre inconscient et fragile du monde.

Il avait obstinément chassé de son esprit toute idée de se remarier; et son unique enfant, pour qui il était tout, lui tint lieu de tout.

Les heures les plus pénibles furent pour lui celles où il dut se séparer de sa fille pour la mettre au couvent. Mais quels enchantements, par contre, aux jours de fête et pendant les vacances surtout ! A mesure qu'elle grandissait, des liens plus forts l'attachaient à elle. Et certes, il n'oublierait jamais l'éblouissement dont il fut l'objet lorsqu'un dimanche, au parloir, il constata la ressemblance qui existait entre son enfant et celle qu'il n'avait jamais voulu remplacer.

Lucie venait d'atteindre sa quinzième année. La petite fille, insensiblement, se transformait en femme. La chrysalide, lentement, se changeait en papillon. Ce jour-là, son père l'étreignit avec plus d'émotion et dans son baiser il y avait comme un arrière-goût de larmes.

Ce fut l'année dernière, à dix-sept ans, qu'elle quitta le pensionnat. Avec quelle joie pleine de douceur Louis avait songé à ce jour heureux ! Avec quelle tendresse il lui avait aménagé sa chambre de jeune fille et le boudoir où elle recevrait ses jeunes amies ! Ses quatorze ans de veuvage, uniquement remplis d'elle et du souvenir de la morte, avaient affiné sa sensibilité. Nul, mieux que lui, n'aurait pu répondre à toutes les délicatesses féminines.

Il se fit un plaisir rare de l'accompagner chez les grands couturiers et de la conseiller dans le choix de ses toilettes. Ses doigts caressaient voluptueusement les mousselines et les satins et s'entendaient à merveille à alléger de dentelles fines la somptuosité rigide des draps et des velours.

Plus que reine de beauté il la voulait princesse d'élégance. Et rien ne chatouillait l'orgueil de son cœur paternel plus que les murmures d'admiration qu'elle soulevait à son passage.

L'été qui précéda la guerre, il l'avait emmenée en Italie, puis en Suisse. Il s'était fait une fête de l'initier aux secrètes beautés de l'Art et de la Nature et de la voir vibrer comme une harpe devant les manifestations du génie de l'homme et de la toute-puissance de Dieu.

De jour en jour, il la sentait plus semblable à lui, par ses façons de penser et de sentir et la tendresse de sa paternité physique se doublait de la fierté de sa paternité morale...

— Me voici, père, je suis prête.

Elle se tenait au seuil de la chambre, drapée dans un long manteau de loutre. Un renard blanc entourait son cou, rehaussant le rouge vif de ses lèvres; et sous le velours de son chapeau noir, cachant à peine ses cheveux blonds, ses grands yeux bleus luisaient comme deux escarboucles.

— Vilaine, dit-il, tu vas empêcher les jeunes gens de prier.

— Tant pis pour eux ! D'ailleurs, il n'y a plus de jeunes gens; ils sont tous au front.

Mais lève-toi au lieu de me regarder ainsi. Il ne faut pas que nous arrivions en retard.

Dans l'auto qui les conduisait, Louis se mit à songer à une autre nuit de Noël.

...Cela remontait à près de vingt ans. Ce jour-là, c'était sa mère qu'il accompagnait à la messe de minuit. Il y allait, le cœur soulevé d'une joie qui n'était pas toute religieuse : il savait qu'il y rencontrerait Mlle Rameau dont la grâce blonde l'avait séduit. Elle y était en effet, avec ses parents. Qu'elle était jolie ! Elle l'avait distrait et c'était en connaissance de cause que, tout-à-l'heure, il venait de reprocher gentiment à sa fille son élégante beauté.

Elle l'avait distrait. Il ne se fit pas faute de le lui dire en sortant de l'église. Et comme ses joues s'étaient vite empourprées ! Ils se connaissaient depuis longtemps et éprouvaient l'un pour l'autre une affectueuse sympathie. Comme il faisait très beau, cette nuit-là, et qu'ils habitaient le même quartier, ils firent la route à pied, les jeunes gens devançant les parents. Cette promenade nocturne était si présente à son souvenir que toutes les paroles qu'ils échangèrent étaient encore gravées dans sa mémoire.

Le lendemain matin, il avait dit à sa mère : « N'est-ce pas que Mlle Rameau était bien, hier ? » Sa mère, avec un sourire plein d'ironie, lui avait répondu : « Il faut bien le croire, puisque tu le dis... »

Et le premier de l'An, ils étaient fiancés ! Hélas ! leur bonheur n'avait pas duré quatre ans !...

Combien durera celui dont il jouit en ce

moment. Il n'y voulut pas penser, sachant à quelles idées moroses il aboutirait s'il ne s'arrêtait pas à temps sur la pente glissante des conjectures. Pourquoi songer à l'avenir quand le présent est assis près de vous sur un siège capitonné et répand si exquisement un parfum de violettes ? Et tendrement, il introduisit sa main dans le manchon tiède de Lucie et lui pressa la main.

L'église était aux trois quarts pleine quand ils y pénétrèrent. Louis songea malgré lui à ces vers de Samain :

*L'enfant nu grelottant sur la paille des crèches
Ne voit plus de roi mage en extase à ses pieds
La ville impie est sourde à la ferveur des flèches...
...L'antique renouveau des fêtes surannées
Ne fleurit plus aux vieux pavés du siècle dur...
...La foi des nations s'en va, pauvre exilée.*

Poète, comme tu l'étais trompé, songea Le Munir ! La foi des nations s'est exaltée plus que jamais. Plus que jamais « le soleil gothique » monte à l'horizon des cœurs. Le siècle dur a vu reflourir, au contraire, toutes les fêtes d'antan. Leurs grâces, que tu croyais périmées, se sont rajeunies. L'appel éperdu des beffrois n'a jamais eu d'écho plus attentif dans la Ville qui n'est plus impie. L'Enfant-Dieu ne grelotte plus sur la paille des crèches. A défaut de rois, vois la foule des têtes inclinées. Entends ces murmures pieux ; écoute s'égrener les chapelets entre les mains des veuves et des orphelins. « L'antan naïf » est ressuscité.

L'office commença. Puis, au dessus des

fronts, s'éleva le cantique inoubliable et immuable de la Nativité « Il est né le divin enfant ». Louis Le Munir se revit dans la chapelle du Collège où il fut élevé. Il se remémora ses extases d'enfant. Toute sa jeunesse avec ses rêves fous, des profondeurs insondables du passé, remonta et défila devant ses yeux que voilait une soudaine mélancolie.

Un instant, il fut dérangé dans sa rêverie par l'entrée involontairement bruyante d'un soldat qui vint s'agenouiller non loin de lui. Puis, de nouveau, sa pensée reprit son vol vers les jours évanouis.

L'orgue tonnait sous les voûtes séculaires. Il répandait ses ondes sur les foules agenouillées. Le Munir noyait avec délices son cœur dans cet océan liturgique au dessus duquel flottaient les liédeurs de l'encens. Puis les dernières vagues du plain-chant déferlèrent et vinrent mourir au pied de l'autel. C'était l'heure divine de l'Élévation. Un silence émouvant descendit soudain du ciel et tous les fronts s'inclinèrent. Une cloche grêle tinta. Et seul debout parmi le flamboiement des cierges qui scintillaient comme des étoiles, le prêtre éleva lentement la lune mystique de l'Hostie.

Les orgues séraphiques résonnèrent à nouveau. Elles faisaient pleuvoir sur les coussins des cœurs les pétales impalpables des cantiques spirituels et tous les fidèles, dans un élan d'exaltation, attaquèrent, sur le mode inventé par les ancêtres les plus éloignés, les paroles angéliques : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Le Munir fut frappé de l'accent

à la fois fervent et décidé avec quoi son voisin à l'uniforme implorait cette paix. « Oui, soupira-t-il, accordez-nous la paix, ô Dieu. Assez de deuils, assez de sang répandu ! Donnez à nos soldats la Victoire dont ils sont dignes. Vengez les mères, vengez les veuves. Châtiez les auteurs monstrueux de cette infernale guerre et que votre Paix s'installe à jamais sur notre pauvre monde ! »

— « On sort, père, la messe est finie. »

Le Munir tressauta. Qu'il était loin ! Il aida sa fille à remettre son manteau et se dirigea vers la sortie.

Dehors, il cherchait, dans la demi-obscurité de la capitale de guerre, un taxi pour les ramener, quand une voix mâle résonna derrière lui.

— Bonsoir, Mlle Lucie, Bonsoir M. Le Munir.

— Bonsoir, M. Valfleur, répondit la jeune fille. Papa, lu ne reconnais pas M. Valfleur ?

— Je n'étais pas loin de vous, monsieur, à la messe. Mais vous étiez tellement absorbé...

— Bonsoir, mon ami, répondit Le Munir, en lui donnant une forte poignée de main. J'avoue, en effet, à ma honte que je ne vous ai point reconnu. Mais quel solide gaillard, vous êtes !

— Dame ! deux ans de tranchées, ça vous transforme un homme, répliqua le lieutenant René Valfleur en éclatant d'un rire franc. Me voici à Paris pour six jours, seulement. Je ne voulais pas, vous pensez bien, manquer cette messe de minuit. Et j'espérais bien vous y rencontrer.

Lucie devint toute rouge; mais la nuit était profonde et nul ne s'en aperçut.

— *Quel beau temps ! dit René. Si l'on rentrait à pied, voulez-vous ?*

— *Je veux bien, répondit Lucie, si papa n'y trouve pas d'inconvénient.*

— *Rentrons à pied, soupira Le Munir. C'est drôle, murmura-t-il, comme le présent imite parfois étrangement le passé ! C'était ainsi, il y a vingt ans, que moi-même je proposais à une autre jeune fille et à ses parents de les accompagner. Il est donc ainsi des scènes qu'un hasard moqueur se plaît à répéter ! Pourquoi faut-il qu'à vingt ans de distance quelques phrases banales soient redites qui ressuscitent tout un passé ? Quel fantôme mystérieux de l'air retient quelques sons sans importance, les emmagasine jalousement pendant vingt ans et puis un soir, sans trop savoir pourquoi, les souffle insidieusement à quelqu'un qui les répète sans se douter de tout ce que ces sons contiennent de secrètes harmonies ?...*

Tout à ses pensées, il ne remarqua point que les deux jeunes gens l'avaient légèrement distancé. Ils marchaient devant lui, tranquillement, sans regarder en arrière. Il songea malgré lui, au couple harmonieux qu'ils formaient : elle, élégante et fine et adorablement blonde; lui, brun, grand, robuste, attirant comme cet horizon dont il avait capté l'azur pour s'en faire un uniforme.

Brusquement, le couple s'arrêta. Les Le Munir étaient arrivés.

— *J'espère avoir le plaisir de vous revoir avant de retourner au front, dit, en les saluant, le jeune guerrier.*

— Sans doute, répondit Lucie. Il faudra venir nous voir.

— Dites donc, jeune homme, intervint le père. Demain, vous passez évidemment la Noël en famille. Mais venez donc déjeuner avec nous, après demain.

— C'est cela, dit Lucie.

— Bien volontiers, répliqua René, portant la main à son képi et les saluant militairement.

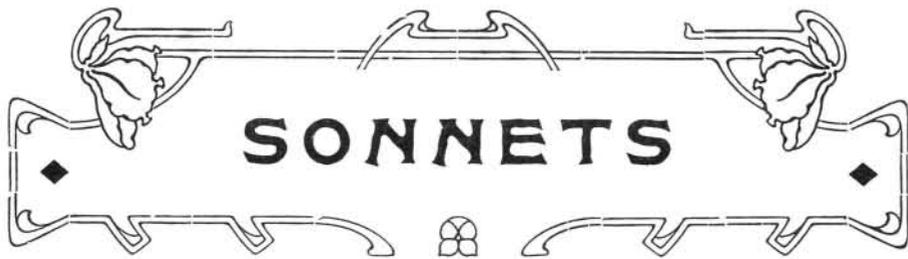
Le père et la fille disparurent dans la porte cochère.

— Dis donc, papa, dit Lucie dans l'ascenseur qui les transportait chez eux. N'est-ce pas que ce René Valfleury est un chic type ?

Le Munir s'arrêta pendant une minute avant de répondre. Avait-il bien entendu ? ou était-il le jouet d'un songe ? Cette question n'était-elle pas à peu près la même que celle qu'il avait lui-même posée à sa mère, il y a vingt ans, au lendemain d'une autre messe de minuit ? Il y avait du surnaturel dans l'obsession d'un pareil souvenir ! Alors, machinalement, comme si un autre parlait pour lui, il retrouva au fond de sa mémoire la même réponse ironique que sa mère lui avait servie et la resservit, à son tour, à sa fille : « Il faut bien le croire, mon enfant, puisque tu le dis. »

Mais à part lui il songea : « La coquine ! Elle n'a pas attendu jusqu'au lendemain pour me poser cette question !... »

JULIA R.



HÉROS D'HOMÈRE.

Un odieux attentat fut commis
sur la personne de l'ex-maire d'A-
thènes par les bandes royalistes qui
saccagèrent sa maison et le traînèrent
dans la rue.

(LES DÉPÊCHES).

Ce n'est point de la boue, ô vieillard héroïque,
Et ce n'est point du sang que distinguent nos yeux
Sur ta toge en lambeaux ; mais, fait prodigieux !
Des taches de soleil rehaussent ta tunique.

Ne te plains pas ! Pour toi, le peuple fut inique ;
Mais Priam outragé n'est que plus cher aux dieux.
Regarde se pencher sur ton front glorieux,
Secouant des lauriers, toute la Grèce antique.

Du fond des siècles, vois Andromaque aux bras blancs
Accourir pour jeter sur tes membres tremblants,
Avec des doigts pieux, ses voiles de lumière.

Gloire au civisme fier, gloire au courage pur
Qui, d'un passé défunt ressuscitant l'azur,
D'un citoyen loyal font un Héros d'Homère !

9 Décembre 1916.

SYMPHONIE EN OR MAJEUR.

Le ciel, comme un étang d'or stagnant, respandit.
D'or est aussi le casque au front des monts sans âge ;
Et de son carquois d'or le soleil attiédi
Crible d'obliques flèches d'or le paysage.

L'automne qui, déjà, dans les bois s'enhardit
Fait sur l'or des chemins neiger l'or du feuillage ;
Et câlinant éperdument l'or de la plage,
Le flot qui meurt l'étreint d'un baiser inédit.

Réfléchissant les feux qui dorent l'empyrée,
Le ruisseau d'or qui court devers la mer dorée
Roule indéfiniment d'aurifères trésors.

Mais hélas ! quand le soir languide aux yeux d'opale
Mire dans l'or bruni de mes yeux son or pâle,
Le bleu des nuits descend qui ternira ces ors ! . . .

ALMA MATER.

Liban, je suis venu vers toi, je suis venu,
Pèlerin d'idéal qu'ont brisé les chimères,
Bercer, au gazouillis neigeux de tes eaux claires,
Mon jeune front à l'ombre de ton front chenu.

Liban, je t'ai porté de mon cœur ingénu
L'offrande : tu l'as pris en tes mains de lumières ;
De tes doigts de fraîcheur tu m'as clos les paupières
Et tu m'as attiré, très fort, sur ton sein nu.

Ton ciel élyséen, propice aux confidences,
Entendit mes regrets, mes vœux, mes espérances,
Les rêves fous de mes nuits veuves de sommeil.

Mon âme à tes genoux parlait . . . parlait . . . ravie ;
Et tu me souriais — à quelque aieul pareil
Qui retrouve un enfant exilé par la Vie ! . . .

L'AME DES OLIVIERS.⁷

A mon ami GEORGES CATAUI,
pour la divine séduction de nos Oliviers
qui suspend nos âmes à leurs rameaux
comme des fruits mystiques.

*Et voici vers l'azur les Oliviers monter
. . . Les pâles Oliviers, arbres de paix féconde
Dont le feuillage est bleu sous la lumière blonde.*

(*La Forêt des Oliviers.* — GEORGES CATAUI).

L'âme des Oliviers se lamente au jardin
Secret où le manoir de nos ferveurs s'élève.
Voilà pourquoi, souvent, s'envole notre rêve
Moi, vers l'albe Liban, vous, vers le bleu Jourdain.

A nos arbres sacrés demandons le dédain
Du laid, l'amour de l'art et la foi qui soulève ;
Et, pour fuir le réel qui nous meurtrit sans trêve,
Isolons-nous sous leur ombrage smaragdin.

Laissez-nous écouter d'une oreille attendrie,
Oliviers de Judée, Oliviers de Syrie,
L'oblivieux conseil de vos rameaux vainqueurs.

Eteignez en nos yeux toute lueur trop vive ;
Et, pour que rien en nous d'imparfait ne survive,
Ame des Oliviers, habitez en nos cœurs.

HECTOR KLAT.

Le Chapelet de Corail

VI.

Alma Mater.

Qui dira cette merveille : Beyrouth au soleil couchant ?....

Le charme avait opéré sur Roland aussitôt que la ville fut en vue ; ce fut le coup de foudre. Il avait suffi d'un regard pour que son cœur fût pris à jamais.

Ce fut aux environs de la troisième heure, la veille, que le bateau doubla le cap de Ras-Beyrouth, où s'élève, à proximité du Phare, la superbe Université américaine. Puis il défila à une allure plus lente, devant la ville entière, jusqu'à l'entrée du port. Alors, tout un essaim de caïques légers comme des mouettes s'élança à la rencontre du navire. Bientôt ils l'entourèrent complètement et ce fut un spectacle énorme et délicat, tout à la fois, que celui de ce bateau géant escorté de ces frêles esquifs, comme un grand cygne noir parmi de blancs alcyons.

Puis le bateau vira et s'engagea dans le port. Ce fut alors la ruée des bateliers. L'ancre venait à peine d'être jetée que ces hommes rudes et hardis étaient déjà sur le pont, gesticulant, criant, jurant, s'insultant pour s'arracher les voyageurs. Roland se laissa entraîner plutôt que conduire par un grand diable noir qu'on lui dit, plus tard, être Sénégalais et à qui sa qualité de sujet français conférait une sorte d'autorité redoutable et redoutée.

En cinq minutes la barque accosta. Avec quelle émotion Roland foula le sol ! Comme il sut gré à son batelier de lui abréger les interminables formalités douanières. Il avait hâte de

renouer connaissance avec ces beautés si longtemps dédaignées.

Aussitôt arrivé à l'hôtel, il en ressortit pour se promener en ville. On eût dit qu'il voulait en prendre possession. Il la parcourut en tous sens, avec ravissement. Il passa devant la bâtisse massive de la caserne qui dresse ces hauts murs au centre de la ville ; s'arrêta, quelques minutes, chez un limonadier de la grand' place pour siroter un sorbet et dirigea ses pas vers le nord de la ville où il se plut à s'égarer parmi les palais bleus et roses du quartier chrétien.

Qui donc a dit qu'ici l'enchantement cesse dès qu'on met pied à terre ? Il semblait, au contraire, à Roland qu'à mesure qu'il y prolongeait son séjour il y découvrait de plus secrètes séductions. Certes, les rues n'ont point la froide rectitude, ni les maisons l'alignement symétrique des villes occidentales. Mais quel pittoresque intense dans ces rues tortueuses bordées de maisons dont la teinte n'est pas uniformément grise et au bout desquelles, très souvent, l'on aperçoit, tout en bas, le grand sourire frais de la mer !

Il prit une voiture et commanda à son cocher de le conduire au Phare. Promenade unique ! Long ruban blanc entre le Liban rose et la bleue Méditerranée : exquis entre-deux qui relie deux infinis !

La chaleur était torride. En Juillet, Beyrouth connaît, parfois, des soirs de fournaise où pas un souffle n'agite le voile transparent de l'atmosphère.

Roland n'avait pu fermer l'œil de la nuit. Il ne s'endormit qu'à l'aube quand se leva la brise de la montagne et s'éveilla fort tard. Aussi, avait-il résolu, par prudence, de passer la seconde nuit à bord. Son bateau devait partir le lendemain matin pour Tripoli, et pour rien au monde il n'eût voulu manquer le départ. C'est pourquoi il se trouvait, à cette heure, sur le pont et qu'il regardait la ville avec toute son âme.

Qui dira cette merveille : Beyrouth au soleil couchant ?

Quel peintre saura broyer et mélanger sur sa palette les couleurs chatoyantes de ce tableau ? Quel poète inspiré pourra chanter les beautés de cette terre miraculeuse ?

Mais quel étranger saurait jamais regarder ce divin paysage avec assez d'amour pour en communiquer à d'autres la divinité ?

Hélas ! Il y faudrait la plume magicienne de Loti, et Loti n'a trouvé, pour marquer son passage sur ce rivage enchanteur, qu'une phrase presque dédaigneuse ! Il veut bien reconnaître que Beyrouth « s'indique très jolie encore à de telles distances (il la regardait du haut du Liban), myriades de maisons blanches ou roses sur une pointe qui s'avance au milieu du bleu de la mer » ; mais il ajoute : « quand vient l'heure du narguilé, nous la prolongeons ici très longuement, n'ayant aucune hâte de remonter à cheval pour aller faire tête dans la banalité de Beyrouth ».

Beyrouth banale ! Quel voile avait, ce jour-là, obscurci ton regard, ô prestigieux évocateur ? Dans quelle sombre nuit intérieure se débattait ton âme pour avoir prononcé ces paroles injustes qui sont un crime de lèse-nature, une offense à la beauté, un blasphème au Divin ?

Mais je te comprends sans t'excuser. Tu venais à Beyrouth, gardant encore au fond de tes prunelles l'éblouissement du désert où tu dressas ta tente. Tu venais de respirer les parfums violents des bazars de Damas après t'être agenouillé, sans foi, sur les saintes dalles de Jérusalem ; et Beyrouth était pour toi le terme fatal d'un voyage aux multiples émotions, l'escale où tu devais t'embarquer vers ton Europe aux écœurantes vulgarités, la porte par où tu rentrais « dans le courant du siècle ».

Mais il y avait aussi un autre motif à ton manque d'enthousiasme. Tu arrivais à Beyrouth par voie de terre. Du sommet du Liban, tu ne voyais que l'envers du tableau. La merveille ne se présentait pas à toi sous son jour le plus favorable, son jour irrésistible. Car c'est de la mer, et c'est le soir, qu'il faut voir Beyrouth pour défaillir d'extase.

Et c'est ainsi que Roland la regardait, abîmé dans une muette adoration.

Comment décrire l'indescriptible ? Où sont-ils, ceux qui prônent la beauté de Naples et de son golfe. Le grand port italien pâlit auprès de la délicieuse baie syrienne. Certes, Naples est beau avec son horizon vaste que le Vésuve n'arrive pas à obstruer, et vous accueille avec une majesté souveraine entre les deux bras grands ouverts des caps de Sorrente et du Pausilippe ; mais c'est une beauté trop mâle et trop fière et qui craint de déranger, d'un sourire, la pureté de ses lignes. A Beyrouth, le beau ne dédaigne pas d'être joli. La beauté y consent à se doubler de grâce, sachant « la grâce plus belle encore que la beauté ». Beyrouth sourit. Beyrouth rougit. Beyrouth a des langueurs félines. Beyrouth livre à la brise sa gorge dévoilée et pique en ses cheveux des touffes de jasmin. Beyrouth est une princesse amoureuse et qui s'abandonne.

Roland, à cette minute, éprouvait toute l'extase de la possession.

La ville était allongée devant lui avec une indolence pleine de volupté. Il n'en pouvait détourner ses yeux, tant le spectacle qu'elle offrait le fascinait. Le soleil même, subtil magicien, se détachait à regret de ce pur joyau, que ses rayons contribuaient à mettre en valeur.

Tout tableau veut être vu sous un certain jour pour frapper le plus fortement l'âme et lui révéler le sublime : Beyrouth atteint son maximum de beauté au soleil couchant.

Toutes les teintes se fondent, alors, en harmonie inexprimable. Le rouge vif des tuiles perd de sa crûdité et prend des douceurs de rose. Le jaune violent des maisons bourgeoises revêt des tons d'or pâli qui égalent ces humbles demeures aux plus fastueux palais. Le vert sombre des jardins, éclairé horizontalement, se laisse donner des nuances automnales. Il n'est pas jusqu'au blanc, le blanc mat qu'affectionnent en Orient les taudis des pauvres, qui, cessant de réverbérer l'incandescence

des rayons, ne les absorbe plutôt avec amour pour prodiguer à l'œil charmé des caresses de vieil ivoire. C'est une mosaïque aux teintes exquisement évanescentes à la composition de laquelle apporte sa grâce ou sa force, son éclat ou sa douceur, sa noblesse ou sa mollesse chacun de ces facteurs : la pierre, la plante, l'air, la mer, et la saison et l'heure.

C'est plus encore. C'est une musique de couleurs que Roland écoutait de tous ses yeux.

Le soleil déclinant prolongeait en point d'orgue, sur les cimes lointaines, l'arpège amoureux des roses. La symphonie royale des bleus emplissait le firmament de ses allégros frénétiques. La gamme mélancolique des verts enveloppait les vals crépusculins de ses andantes languides. Toutes les nuances de l'or pâle, du gris perle soupiraient leurs adagios à toutes les façades des maison . Parfois, au-dessus des jardins pâmés, une vitre flamboyait brusquement aux somptueuses fenêtres du quartier orthodoxe, comme, au-dessus d'un concert de harpes, un brusque appel de cor perdu au fond des bois. Puis, la note aiguë se taisait et, tout en bas, sur la mer câlinée, l'on entendait sangloter en sourdine les violons violets. Et quand le rapide rayon vert eut plaqué le dernier accord de cet hymne idéal, le silence, un silence empli de parfums, déplia son voile de recueillement et d'oubli sur cette pure merveille : Beyrouth au soleil couchant.

Oh ! alors, il sembla à Roland qu'il atteignait aux confins de l'extase. L'ineffable douceur des choses déclinantes l'envahit. Il sentit sur son front la caresse d'une brise douce comme un baiser. L'aile immatérielle du rêve frôla ses prunelles éblouies. Et Beyrouth, que l'heure divinisait, prit les contours indistincts d'une ville de légende. . .

Soudain, un cri strident déchira la soie défaillante de l'air. Roland, brusquement arraché à sa songerie, sursauta. Il tourna la tête vers le coin du port d'où était parti ce bruit sacrilège. Il aperçut une épaisse fumée noire qui souillait la tunique bleue

du ciel. Et, sur la blancheur du quai, il vit ramper hideusement comme une lourde limace sur une rose frêle, la cuirasse noire d'un train : le train de Djounié ! Il hocha la tête avec mélancolie. Quelques années plus tôt, il n'eût pas manqué cette occasion de fulminer contre l'Occident et sa civilisation tueuse de beauté. Mais, ce soir, il n'eut qu'un sourire d'amère résignation. « Chapeau bas ! se murmura-t-il à lui-même, c'est le Progrès qui passe ! » Et d'un œil attristé, il regarda son rêve déplier précipitamment ses ailes et s'enfuir dans un vol rapide et désespéré.

Enfin, le lendemain matin, aux environs de la dixième heure, le bateau cingla vers Tripoli. Tripoli ! étape suprême de sa course marine, le port où il débarquerait pour pénétrer au cœur même du Liban.

Aucune impatience n'agitait le sein de Roland, du genre de celle qui l'empêchait de dormir avant d'aborder aux rives de Beyrouth. Une sérénité pleine de charme l'avait gagné. « Une heure plus tôt ou une heure plus tard, se disait-il, la chose n'a plus d'importance. N'est-ce pas toujours l'air de Syrie que je respire ? Et dites-moi où, dans quel pays, il est plus tendre qu'ici ». Et ses narines se dilataient en un gonflement presque voluptueux ; et, les yeux à demi fermés, il aspirait, en appuyant sa tête au dossier de sa chaise, les tièdes effluves de la brise terrestre.

Quatre heures séparent Tripoli de Beyrouth. Mais quelle admirable traversée ! Ce n'est pas un voyage qu'on accomplit, mais la plus délicieuse des promenades. Le bateau ne fait que longer une côte d'un pittoresque intense. Et il glisse si près du rivage qu'on en peut distinguer bien nettement les moindres accidents. A une si faible distance de la terre, et en été surtout, il est impossible de ressentir le tangage ou le roulis. Et quel délice, alors, de voir se dérouler les villages, comme en un divin film cinématographique, et de les reconnaître et de les nommer

l'un après l'autre quand ils viennent à passer dans le champ visuel ! Certains sont si modestes qu'on en peut compter les habitations. D'autres, aspirant déjà à devenir des villes, dressent plus fièrement vers le ciel le profil de leur église, au centre de l'espace respectueux que laissent, autour d'elle, les maisons qu'elle domine.

Roland évoquait ses antérieures promenades sur les lacs de Suisse. Le Léman n'est pas plus bleu que cette mer sans ride. Le lac des Quatre-Cantons n'est pas entouré de montagnes plus imposantes. Plus on se dirige vers le Nord, plus le Liban se drape de majesté. Ses cimes où, de-ci de-là, miroitent des plaques de neige, étalent plus hardiment leur nudité hautaine et d'un rose si délicat qu'elles en semblent transparentes. Et le paysage a, en outre, cette supériorité sur celui des lacs de Suisse qu'on n'a qu'à se transporter de tribord à bâbord pour ne plus voir la terre, pour se croire en plein Océan et se sentir l'âme suspendue, frissonnante, entre deux abîmes.

Ce qui frappait, surtout, Roland c'était, à mesure qu'on s'éloignait de Beyrouth, l'impression de calme extraordinaire que dégagait la contrée. Ainsi, dans le corps humain, la vie se fait moins intense à mesure qu'on s'éloigne du cœur. Presque pas de mouvement entre un village et l'autre. Chacun semblait former pour soi-même un petit monde complet et indépendant. Parfois, sur la blancheur des routes qui les relient l'un à l'autre comme des rubans d'argent, l'on voyait rouler une voiture ou trotter une mule que le navire avait tôt fait de rejoindre et de distancer. Et, derechef, la solitude régnait.

A mi-chemin, à peu près, entre Beyrouth et Tripoli se détache brusquement de la molle ligne de la côte le plus étrange des caps. Ce n'est pas une langue de terre qui descend harmonieusement dans les flots. C'est un plateau presque rectangulaire aux arêtes coupées à angles droits avec une rigidité géométrique comme à coups de hache surhumains. On dirait la proue d'un navire géant qui, foudroyé, aurait heurté d'invisibles rochers.

Roland se souvint de l'effroi à demi religieux dont son âme d'enfant était jadis saisie à cette vue.

Au moment de doubler ce cap l'on à, pendant de brefs instants, l'occasion d'embrasser à la fois du regard les deux villes sœurs, toutes deux noyées dans une brume dorée. Roland quitta la chaise sur laquelle, jusque-là, il était étendu et se précipita au bastingage. Il jeta un dernier coup d'œil du côté de Beyrouth, puis tourna la tête à gauche cherchant des yeux Tripoli. Il distingua bientôt, au fond d'une baie lumineuse une agglomération de maisons blanches enfouies dans d'immenses champs verts. Si le rose est la couleur à laquelle on pense d'instinct dès qu'on entend prononcer le nom de Beyrouth, Tripoli évoque, par contre, toute la grâce d'un paysage qui verdoie. Entre les montagnes d'onyx et la mer de saphir, on dirait une émeraude aux rayons apaisés. Il s'en dégage une impression de fraîcheur telle que l'âme sent s'y fondre toutes ses rancœurs.

Le bateau jeta l'ancre à une distance très grande du rivage, tant l'imprévoyance du gouvernement rend dangereuse cette rade dont de faibles travaux suffiraient à faire le plus admirable des ports. Il lui fallut près de quarante minutes en barque pour atteindre la terre. Mais il ne le regretta pas. Il se disait, à part lui : « N'est-ce pas la ville de la Princesse lointaine ? On ne saurait y aborder aussi facilement qu'en d'autres ports... »

De la Marine à la ville il suivit une belle et large voie carrossable qui cheminait, toute blanche, entre deux rangées de jardins, des jardins d'orangers. Bientôt les premières maisons émergèrent d'entre les arbres. Tout de suite il distingua celle d'Aline, mais il fut surpris de sa propre froideur. Eh ! quoi, il n'était pas plus ému en la revoyant ? L'homme change-t-il donc à ce point que ce qui, jadis, le troublait le laisse aujourd'hui indifférent ? Il trouva bien vite l'explication de son calme. Ce n'était pas pour revoir une personne qu'il avait entrepris son voyage. C'était le pays tout entier à qu'il venait rendre hommage.

Sa voiture passa devant la grand'place, à peu près déserte à cette heure. Au bord de la route se dressait la haute tour de l'Horloge qui lève au ciel son doigt de pierre, ainsi que pour mettre en garde les hommes contre la fuite du temps.

Au bout d'une semaine employée à renouer connaissance avec tant d'êtres jadis chers, et dont plus plusieurs l'étaient restés, et qu'il n'avait pas revus depuis douze ans, après de nombreuses promenades dans les quartiers si pittoresques de la ville et aux sites des alentours, après de longues heures de rêverie dans les cafés à ciel ouvert, il résolut alors de se rendre à la montagne, à ce village d'Ehden dont l'image le plongeait en des abîmes d'extase. Et c'est ainsi qu'il partit un matin, comme nous l'avons vu partir aux premières pages de ce récit, quand s'effeuillaient à peine, sur la ville endormie, les premiers jasmins de l'aube.

(à suivre)

PIERRE DELUNE.

Revue des livres

LÉON DAUDET : *L'Hérédo.*

Qui de nous n'a jamais senti, aux heures les plus décisives de sa vie et même à celles qui le sont moins, une lutte intime se dérouler en nous, lutte qui aurait pour théâtre notre âme et dont les protagonistes seraient notre raison, nos passions, nos multiples penchants ? C'est cette lutte que M. Léon Daudet a voulu décrire et analyser dans son dernier ouvrage : *L'Hérédo* qu'en sous-titre il appelle précisément : *Essai sur le drame intérieur.*

Mais qu'est ce qu'un hérédo ? L'hérédo c'est toute personne envisagée du point de vue des vertus ou des vices, tant physiques que moraux, qu'elle aurait hérités de ses ascendants. Ainsi défini, chacun de nous serait un hérédo. Vous l'êtes, vous qui me lisez ; votre voisin l'est aussi et je ne le suis pas moins. Et vous l'êtes également, vous l'êtes surtout, exquises hanums, ô désenchantées de Loti dans les yeux troublants desquelles dort, au fond des blancs *yachmaks*, l'atavique ennui des aïeules.

Il se trouve, cependant, des gens qui, à force de volonté et de travail, arrivent à s'affranchir des atavismes gênants, à se faire une personnalité propre. Mais combien d'autres demeurent pour ainsi dire sous le joug et subissent la servitude d'un passé qui n'est point le leur ? C'est à ces derniers, surtout, qu'en définitive, M. Léon Daudet applique le terme d'hérédos, terme qui, en dernière analyse, finit par acquérir un sens dénigrant.

Pour étudier cette lutte intime, ce « drame intérieur », M. Daudet établit une certaine distinction entre le « moi » et le « soi ». Il appelle *moi* tous les éléments que nous héritons, que nous transmettons à nos héritiers et qui passent ainsi de génération en génération. Et il appelle *soi* ce qui nous appartient en propre, qui est intransmissible d'un individu à l'autre et qui nous caractérise. Aussi le *soi* est-il plus difficile à découvrir et à analyser que le *moi*. Mais ils sont bien distincts et leur rivalité est palpable ; et nous assistons souvent à leurs tiraillements intérieurs.

Pour citer un exemple que comprendront nos lecteurs, lorsque, dans le récit de notre Pierre Delune, Roland déblatère contre l'Europe, il ne fait qu'obéir aux injonctions de *son moi* ; mais le *soi* intervient et concilie en lui les éléments de l'Orient et de l'Occident, sachant que de leur harmonieux balancement dépend la réalisation de son être le moins imparfait. Car, dit M. Daudet, « la préoccupation exclusive du *moi* exalte nos défauts et diminue nos qualités ; l'usage et le perfectionnement du *soi* nous confèrent la maîtrise de la vie et le détachement raisonnable de nous mêmes ».

M. Daudet est ainsi amené, après vingt siècles de science à l'antique formule, toujours jeune de sagesse : « Connais-toi toi-même ». Combien en est-il qui pratiquent ce précepte ? Combien sont ils ceux qui surmontent la paresse de s'observer ? « Qui donc, homme ou femme, a passé devant sa conscience le dixième du temps qu'il passe devant son miroir, pour épier son changement physique ? ».

Le nouveau livre de M. Daudet n'aurait pour mérite que celui de nous conseiller « l'introspection » que ce mérite serait déjà énorme et d'une essence rare.

Sa méthode, fidèlement observée, ferait de nous tous des héros ; car si l'hérédos est « celui en qui le *moi* est victorieux du *soi* » ; par contre le héros est « l'homme du risque noble, il est un *soi* triomphant, » et sa perfection « est d'autant plus grande qu'elle signifie davantage la victoire du *soi* ». Théorie consolante et qu'il nous plaît de voir M. Daudet opposer à « la doctrine matérialiste médicale d'après laquelle les héros seraient des dégénérés ou des anormaux ». Nous aimons plutôt l'entendre affirmer qu'ils sont au contraire « une élite et une quintessence de l'idéal humain ».

Nous avouons ne pas avoir la compétence qu'il faudrait pour discuter toutes les opinions qu'émet M. Daudet. Mais comment ne pas s'intéresser passionnément aux applications qu'il fait de sa théorie dans la vie, dans la science, dans les arts et dans la littérature ?

Pour lui l'homme de lettres, le dramaturge, le romancier « sont simplement des êtres dont le moi, plus chargé que chez d'autres, et commandé par un soi plus impératif, se déverse au dehors, sur la page imprimée ». Pour illustrer sa théorie M. Daudet analyse avec une rare pénétration l'œuvre de quelques uns des écrivains les plus fameux : Shakespeare ou Balzac, Corneille ou Racine, Dante ou Cervantes, Baudelaire ou Michelet. Il ouvre à la critique des horizons nouveaux pour « chercher davantage ce qu'il y a derrière ce terme si vague d'inspiration ».

Je ne puis résister au plaisir de vous citer quelques phrases d'une belle page sur Racine, « le plus hanté, c'est-à-dire, le plus passionné, le plus divers, et en même temps le plus mélodieux de nos tragiques . . . Vous distinguerez une vingtaine de personnages pour qui les noms historiques et les costumes antiques ne sont que des déguisements . . . Ces héroïnes terribles ou touchantes étaient en Racine . . . mêlées à son sang et à ses nerfs, trempées dans sa sensibilité ; elles faisaient partie de ses penchants, de ses préférences, de ses aspirations vagues. D'où l'impression de vie, l'intense émotion qui se dégagent d'elles . . . Les propos amers et doux, divinement cadencés, qu'elles tiennent sont des échos de leur existence terrestre, transmis à travers plusieurs générations jusqu'à leur traducteur ému et fidèle . . . L'air de cristal, où vibrent ces accents immortels, c'est la corde d'argent tendue le long des âges et qui recueille trois siècles de vibrations amoureuses et mélancoliques ».

Et le soi de Racine, direz-vous ? « Ce soi si sage est manifeste au milieu de ce débordement d'ardeurs souvent impures. On croirait un ange aux ailes diaphanes, penché sur une rôtissoire de démons . . . Il est successivement émerveillé et scandalisé par les licences de la Vénus sylvestre . . . Il assiste, plein de repentir, à ces débordements délicieux et il en conçoit un remords, dont l'alto se mêle aux tentations charnelles de la lignée ».

Les pages de cette envolée sont nombreuses dans le livre. On en aura remarqué la clarté élégante, la souplesse harmonieuse et concise. A côté des pages trop abstraites elles forment le plus agréable des délasséments et permettent à l'esprit de suivre l'auteur, sans fatigue mais plutôt avec un intérêt toujours renouvelé, jusqu'au bout de sa thèse ingénieuse et hardie.

* * *

EMILE - PAUL FRÈRES

LIBRAIRES-ÉDITEURS

100, rue du Faubourg St.-Honoré, PARIS.

Les "ÉBAUCHES" sont en vente:

A ALEXANDRIE :

à la Librairie L. Schuler, rue Chérif Pacha.

AU CAIRE :

à la Librairie Delbourgo, rue Emad-el-Dine.

A PARIS : à la Librairie Emile-Paul Frères.

Au profit de l'Œuvre de Secours

aux Victimes de la Famine en Syrie

A. J. GEMAYEL : ... } *La Faim et la Famine*
 } *dans l'Histoire et la Littérature*

Joindre à toute demande de changement d'adresse 0 fr., 50 en timbres poste ou en mandat poste. ● Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera parvenu à la Direction.
